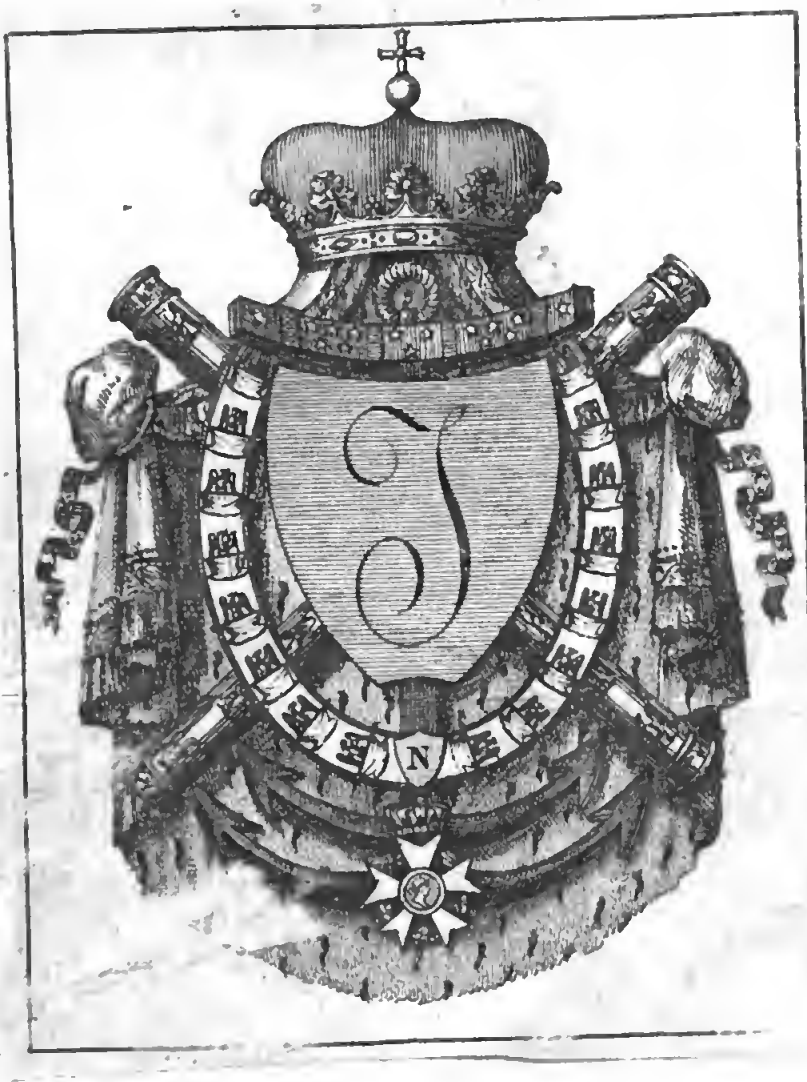
7343



Publ. X. 10

LE POLONAIS.

Se vend à Paris,

Chez
- CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, Galeries de bois, n°. 188;
- EGASSE Frères, rue St.-Jacques, n°. 21;
- PARSONS et GALIGNANI, rue et cour des Filles-Saint-Thomas;
- DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Ye 9136

LE

POLONAIS.

Traduit de l'Anglais de Miss PORTER,
Par ****.

TOME PREMIER.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

1807.

LE POLONAIS.

CHAPITRE PREMIER.

LE vaste et magnifique palais de Villanow, situé sur le bord de la Vistule, étoit la demeure favorite de Jean Sobieski, roi de Pologne. Ce monarque, après avoir délivré son pays, sauvé Vienne et battu les Turcs, venoit se reposer souvent dans cette retraite; et là, tout ressentoit les effets de cet esprit éclairé et de cette âme généreuse, qui illustrèrent son nom et firent le bonheur de ses sujets.

Lorsque Charles XII, roi de Suède, vint à Choscow, visiter le tombeau de Sobieski, il s'écria : quel dommage qu'un si grand homme fut mortel ! Quatre-vingt-dix ans après sa mort, l'esprit de

ce héros parut revivre dans son petit-fils Constantin, comte de Sobieski; simple palatin de Masovie, il fut l'ami plutôt que le maître de ses vassaux; ce fut le premier des nobles polonais qui affranchit ses paysans. A la place de leurs misérables cabanes, on vit bientôt s'élever des villages qu'il prit soin de fournir de bestiaux, de semences et d'instrumens de labourage.

Ayant assemblé ses vassaux, il mit devant eux l'acte de leur affranchissement; mais avant de le signer, il ne put s'empêcher d'exprimer aux vieillards qui l'entouroient, la crainte de les voir abuser de la liberté qu'ils alloient obtenir.

Non, lui répondit un paysan dont les cheveux étoient blanchis par l'âge, lorsque nous n'avions de propriété assurée que celle du bâton qui étoit dans nos mains, nuls motifs ne pouvoient nous retenir; n'ayant rien à perdre, nous n'a-

vions rien à ménager : mais à présent que nos terres, nos maisons, nos bestiaux sont entièrement à nous, la crainte d'en être privés sera un frein qui réglera toutes nos actions.

Le bon sens et la vérité de cette réponse furent prouvés par l'événement. Heureux depuis qu'ils étoient libres, leur bonne conduite engagea le grand chancelier Lamoiski, le prince Stanislas, neveu du roi, et plusieurs Nobles à suivre l'exemple du palatin.

C'étoit au sein de sa famille que ce grand homme formoit Thadéus, son petit-fils, à l'exercice de toutes les vertus, lorsque la guerre de 1792 vint menacer cette heureuse contrée, où tout sourioit de bonheur et de reconnoissance.

Le soir d'un jour où le palatin avoit donné une fête pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son petit-fils, il monta à cheval, suivi de plusieurs des

convives. La comtesse, sa fille, et Thadéus étoient restés seuls dans le salon. Elle soupira en voyant son fils essayer des armes qu'un domestique avoit laissées sur une table; elle observoit avec inquiétude la vivacité de ses mouvemens, ses yeux d'où jaillissoient des étincelles.

Thadéus, dit-elle, laissez ces épées, je veux vous parler; son fils se retourna vivement : mon Thadéus, dit-elle! et des larmes coulèrent de ses yeux : à cette vue, il jette les armes loin de lui, et s'élance vers la comtesse.

Pourquoi vous tourmenter, ma bonne mère! dans une bataille ne serai-je pas sous la surveillance de mon aïeul, ne serai-je pas sous la protection de Dieu, comme dans ce moment!

Oui, mon enfant, dit-elle en essuyant ses joues humides, Dieu puisse-t-il veiller sur vous, il est le protecteur des orphelins, et vous n'avez point de père. La

comtesse s'arrêta ; Thadéus sentit sa poitrine oppressée. Prenez ces papiers dit-elle en lui remettant un paquet cacheté, ils vous apprendront quel fut votre père; il faut que vous connoissiez la vérité et toute la bonté de votre aïeul. Lisez, ajouta-t-elle, mais allez dans votre appartement, vous y serez plus tranquille.

Thadéus obéit à l'instant : renfermé dans la bibliothèque, il se hâta d'ouvrir le paquet, et bientôt toute son attention fut absorbée en lisant ce qui suit.

« Vous êtes parvenu, mon fils, à votre dix-huitième année; vous allez combattre les ennemis de votre pays. Avant que j'abandonne l'objet de mes plus chères espérances aux hasards de la guerre, avant que je me sépare de vous, peut-être pour toujours, il faut que vous sachiez quel fut votre père, ce père que jamais vous n'entendîtes nommer. Vous vous croyez orphelin, vous croyez votre mère

veuve; mais elle ne le devint que par la cruauté d'un homme et non pas par la volonté du ciel. Il y a vingt ans que j'accompagnai mon père dans un voyage en Allemagne et en Italie. La douleur que lui causa la mort de ma mère avoit altéré sa santé, et les médecins lui avoient ordonné d'habiter un climat plus doux; nous nous fixâmes sur les bord de l'Arno. Mon père alloit souvent à Florence; il y rencontra un jeune homme nommé Sackville, avec lequel il eut bientôt formé une liaison intime.

M. Sackville n'étoit pas le plus bel homme que j'eusse vu, mais il me parut réunir à l'élégance des manières, les principes les plus nobles et le cœur le plus franc; il fut le premier pour qui je sentis une préférence marquée. En le voyant je m'accoutumai insensiblement à éprouver une sorte de délices; quelquefois je sentois mes yeux se remplir de

larmes. L'intime communication de nos sentimens remplissoit de charmes les heures que nous passions ensemble ; la douce expression de ses regards, les soupirs qu'il laissoit échapper, ses phrases entrecoupées, tout contribua à m'inspirer la confiance la plus entière.

Huit mois se passèrent ainsi : pendant les trois derniers, le doute et l'inquiétude avoient remplacé le prestige des illusions d'une tendresse naissante ; un regard distrait, des réponses froides, une réserve pénible me plongèrent dans la plus cruelle anxiété. Les attentions de M. Sackville cessèrent ; au lieu de me chercher sans cesse, il m'évitoit avec soin. Lorsque mon père se retiroit dans son cabinet, il s'éloignoit et me laissoit seule. Mes promenades étoient solitaires et tristes. Enfermée dans le palais de Villanow, auprès d'une mère mourante, je n'avois appris à connoître le monde que

par mes lectures, et toutes les perfections m'avoient paru réunies dans l'homme que j'aimois; alors je sentis avec amertume qu'elles n'existoient que dans les rèves de mon imagination. A mon arrivée en Italie j'avois continué à fuir toute société: la présence de Sackville étant mon seul plaisir, elle avoit fait disparoître ma réserve accoutumée, et insensiblement ranimé toutes les affections de mon cœur. Sans art, sans expérience, je n'appris à connoître la nature du sentiment que je chérissois, que lorsqu'il se fut accru au point de menacer ma vie.

Le soir d'une de ces longues journées où je n'avois pas vu cet être trop chéri, je sortis, sachant à peine où je portois mes pas; je me trouvai au haut d'un escalier qui descendoit au bord de l'Arno. Là, appuyant ma tête contre une statue que Sackville avoit donnée à mon père, à cause de sa prétendue ressemblance

avec moi, je me rappelai le souvenir de ses attentions passées, et je sentis mes peines redoubler : dans l'amertume de mon cœur embrassant le piédestal de la statue, comme l'autel de la divinité que j'adorois, et m'adressant à ce marbre insensible, je m'écriai : puissai-je devenir pâle et inanimée comme toi, alors Sackville donnera un soupir à l'être qu'il a détruit ! Mes sanglots étouffèrent ma voix, et je me trouvai dans ses bras. Je le repoussai, et presque défaillante je le conjurai de me laisser libre. Il le fit à l'instant, et tombant à genoux devant moi il implora mon pardon pour toutes les peines que j'avois souffertes.... A présent, Thérésa, s'écria-t-il, tout est comme il doit être, vous êtes ma seule espérance; si vous ne consentez pas à m'appartenir je serai réduit au désespoir. Sa poitrine étoit oppressée, ses mots entrecoupés; élevant mes yeux sur lui, je vis les

siens rouges et égarés. Frappée de terreur par son regard, ma tête retomba sur le marbre; alors avec un redoublement de véhémence, il s'écria : Thérésa, me serois-je trompé! Thérésa, ne m'aimez-vous pas? ne me préférez-vous pas? Parlez, je vous en conjure..... par votre bonheur, par le mien..... me rejetez-vous? Il saisit alors mes mains avec une force qui me fit trembler, et à peine pus-je articuler, je suis à vous. A ces mots il m'entraîna vers un passage obscur qui conduisoit à la campagne, une voiture étoit à la porte du parc; d'une voix craintive je lui demande ce qu'il vouloit faire. Vous vous êtes donnée à moi, s'écria-t-il, et par le ciel aucun pouvoir ne nous séparera jusqu'à ce que vous soyez tout-à-fait à moi, et hors de l'atteinte des hommes. Mes forces étoient anéanties, mon esprit abattu, je cédai à son impétuosité; il me porta dans sa voi-

ture, et me conduisit à un monastère où bientôt nous fûmes mariés.

Je rappelle tous ces détails, mon cher fils, pour que vous puissiez trouver une excuse à l'imprudence de ma jeunesse, dans l'influence qu'un homme qui m'avoit paru réunir toutes les perfections avoit usurpée sur mon esprit et sur mon cœur. Mais ma faute ne demeura pas long-temps impunie.

Après la cérémonie, mon mari me conduisit en silence à la voiture; mon cœur trop plein fut soulagé par une abondance de larmes. Sackville demeuroit à côté de moi immobile et muet. Deux ou trois fois je cherchai ses yeux dans l'espoir d'y trouver quelques consolations, mais ses regards, fixés sur la campagne, ses traits contractés sembloient annoncer qu'il avoit été forcé de s'unir à la femme qu'il haïssoit, et non à celle qu'il avoit volontairement

choisie. Mon cœur se déchiroit à la pensée qu'une union qui n'avoit pas été sanctionnée par mon père commençoit sous de si tristes auspices. Mes soupirs furent entendus enfin par mon mari; il tressaillit, et se tournant soudainement vers moi: Thérésa, me dit-il, ce mariage doit être caché au comte. Pourquoi, m'écriai-je, à peine capable d'articuler? J'ai été trop précipité..... il me brouilleroit avec ma famille; attendez un mois seulement, et alors je vous reconnoîtrai publiquement pour mon épouse.

L'agitation de ses traits, la force de son accent, la chaleur brûlante de sa main qui tenoit la mienne, tout ajoutoit à mes alarmes. Je lui répondis en tremblant : Sackville, j'ai déjà été assez coupable en consentant à cette union mystérieuse, je ne veux pas la devenir davantage en la cachant plus long-temps; je vais me jeter aux pieds de mon père et

i tout avouer. Sa contenance devint
ns sombre. Thérésa, dit-il, je ne vous
pas épousée pour être votre esclave, je
is votre mari; vous avez juré de m'obéir,
je vous ordonne le silence; jusqu'à ce
ıe je vous permette de parler, vous ré-
ndrez de mon secret. Cet ordre cruel
compagné d'un regard plus cruel en-
re me perça le cœur, et je tombai sans
ntiment.

Lorsque je revins à moi-même, je me
ouvai au pied de la statue, à cette
ace où ma malheureuse destinée avoit
é fixée pour jamais; mon époux étoit
ès de moi, il me souleva avec ten-
esse, et me conjura avec l'accent le
us doux de me calmer, et de lui par-
onner la sévérité de ces mots, que la
ainte de voir compromettre son bon-
eur et le mien par un aveu imprudent
ıi avoit fait prononcer. Il m'apprit qu'il
oit l'héritier d'une des plus riches fa-

milles d'Angleterre, et qu'il avoit promis à son père, sur son honneur, de ne former aucun engagement sans lui faire connoître auparavant la femme qu'il choisiroit; et, quel que fût son rang, son père avoit juré de ne jamais le revoir et de le déshériter s'il manquoit à sa parole.

Réfléchissez, ma chère Thérésa: pourriez-vous supporter de voir en moi un malheureux chargé de la malédiction d'un père, tandis qu'un peu de complaisance de votre part peut tout arranger. Je sais que je me suis trop hâté, mais à présent mon erreur est sans remède; demain j'écrirai à mon père, je lui peindrai votre rang, vos vertus, et je demanderai son consentement pour notre mariage prochain. Au moment où sa permission sera arrivée, j'implorerai l'indulgence et l'amitié du comte, et je lui avouerai tout ce qui s'est passé. La

endresse de mon époux entraîna ma raison ; et baignée de larmes je scelai son pardon et lui promis d'obéir.

Mon père étoit loin de soupçonner la perfidie de son hôte ; il le retenoit chez lui et le railloit souvent sur l'ascendant que ses qualités avoient pris sur mon âme. En public les manières de Sackville étoient obligeantes avec moi ; en particulier je retrouvois souvent en lui l'époux insensible et capricieux ; mais un regard caressant, une expression tendre me consoloient de toutes mes peines, et j'attendois la lettre de son père avec le charme de l'espérance, et le prestige de la jeunesse et de l'amour.

Quinze jours se passèrent, puis un mois, puis un mois encore : enfin un paquet arrive pour Sackville, il déjeûnoit avec nous ; il rougit, ouvre ses lettres, les parcourt, et pâle et tremblant quitte le salon. Ne pouvant con-

traindre mon émotion, je me levois pour le suivre, lorsque le comte s'écria : quel peut être cette lettre ! il paroît cruellement affecté ; et sans m'observer, sans attendre ma réponse, il se hâte de le suivre. Je me retirai dans ma chambre, et là je cherchai à me bercer des illusions de l'espérance pour trouver quelque relâche à mes inquiétudes.

La cloche du dîner vint me tirer des incertitudes où je m'égarois; craignant les soupçons de mon père, espérant lire ma destinée dans la contenance de mon époux, je descendis à la salle à manger; en entrant mes yeux se fixèrent sur Sackville, il étoit appuyé contre une colonne, son visage étoit d'une pâleur effrayante, les regards de mon père étoient sérieux, il plaça son ami à côté de lui. Je m'assieds en silence; on mangea peu, on ne parla point. Je me sentois oppressée ; un mot que j'aurois prononcé

auroit

uroit trahi la véhémence des sentimens que j'éprouvois.

Lorsque les domestiques se retirèrent, Sackville se leva, et prenant la main de mon père, lui dit : monsieur, il faut que je vous quitte. La soirée est orageuse, répliqua le comte ; vous êtes troublé par le choc que vous avez reçu ; demain vous irez où vos affaires vous appellent. Je vous remercie, répondit-il, mais il faut que je sois à Florence ce soir, demain vous me verrez dans l'après-midi, et alors, j'espère, tout sera arrangé. Allez, dit mon père, puisque vous êtes décidé, Dieu vous protège, mais songez que nous serons inquiets jusqu'à votre retour. Sackville prit son chapeau. Immobile, incapable de parler, j'étois à côté de la porte par laquelle il devoit passer. Ses yeux rencontrèrent les miens ; il s'arrêta. Il saisit brusquement ma main, et la rejetant plus brusquement encore, il s'élance

hors de la chambre. Je..... je ne l'ai jamais revu.

Il me fut impossible de dissimuler davantage, je tombai sur le plancher toute en larmes. Mon père me retint, ne soupçonnant pas même ce que j'aurois voulu qu'il pût deviner; mais avec toute l'indulgence de l'amitié il s'affligea sur les chagrins de Sackville, et sur la sensibilité de mon caractère, qui sympatisoit si péniblement avec celui de son ami. Je n'osai en demander davantage, et frappée de mille craintes, accablée du sentiment de ma duplicité, j'obtins la permission de me retirer dans ma chambre.

Les heures de la matinée furent d'une longueur insupportable; l'après-midi fut plus longue encore. Je fixois avec inquiétude le soleil, dont le coucher devoit être le signal du retour de mon époux. Deux heures s'étoient écoulées depuis celle où il avoit promis de re-

venir. Mon père devint si impatient qu'il sortit pour aller au-devant de lui. Je désirois qu'ils pussent ne pas se rencontrer; je voulois voir Sackville seul, et par un mot être rassurée ou réduite au désespoir.

J'écoutois, attentive à chaques pas qui retentissoient sous la colonnade, lorsque mon domestique me remit une lettre que venoit de laisser le domestique de Mr. Sackville. Voici mon arrêt, m'écriai-je! puisse le ciel permettre que ce soit le consentement de son père! J'arrachai le cachet, et je tombai sans mouvement avant d'avoir lu la moitié de ces lignes foudroyantes. »

Thadéus, les joues brûlantes, et le cœur privé, pour la première fois, de ce sentiment de bonheur qui jusqu'à ce moment l'avoit rendu l'être le plus heureux, prit la lettre de son père. Le papapier étoit déchiré, les caractères à

demi effacés par les larmes de sa mère. En contemplant cette écriture, un nuage s'étendit sur ses yeux; il se dit à lui-même : dois-je le respecter ou l'abhorrer. Enfin il lut ce qui suit :

A Thérésa, Comtesse de Sobieski.

« Comment vous écrirai-je, Thérésa ! Essayer de pallier ma conduite seroit inutile; . . . . . cela est impossible. Vous ne pouvez me mépriser plus que je me méprise moi-même. Je sais que je mérite le nom de traître, que j'ai sacrifié votre tendresse; mais vous ne serez plus exposée aux caprices d'un homme qui ne peut vous rendre amour pour amour. Vous n'avez point de crime qui pèse sur vous. Vous possédez des vertus qui doivent vous rendre heureuse, quelles que soient les circonstances. Je vous laisse à votre innocence; oubliez tout ce qui

s'est passé entre nous. Votre père heureusement ignore tout; épargnez-lui le tourment de connoître à quel point je fus indigne de ses bontés. Je sens que j'ai été plus qu'ingrat envers vous, envers lui. Thérésa, votre haine la plus invétérée ne peut pas me dire plus fortement que moi-même, que je me suis conduit comme un monstre; mais je ne puis plus me rétracter, je pars: toutes vos recherches seroient vaines. Je vous dis un éternel adieu. Puissiez-vous être plus heureuse que je ne pourrai l'être jamais! »

Florence

R. S.

Thadéus continua le récit de sa mère.

« Lorsque je revins à moi-même, j'étois sur le parquet, tenant ce papier à moitié déchiré. Le désespoir et l'horreur m'avoient ôté même la faculté de proférer

une plainte ; mon père entra ; en me voyant il tressaillit comme s'il avoit aperçu un spectre. Sa présence ranima mon cœur déchiré ; je me jetai à ses pieds en poussant des cris affreux, et mettant la lettre dans ses mains, j'embrassai ses genoux.

Il lit, et tombant dans un fauteuil, il couvre son visage de ses mains ; mes regards imploroient sa pitié, je ne pouvois parler ; il me prend dans ses bras, me presse sur son sein : ma Thérésa, me dit-il, c'est moi qui ai tout fait ; si je n'avois pas reçu chez moi cet homme affreux, il n'auroit pas détruit la paix de mon enfant. Pénétrée de cet excès d'indulgence, je promis d'oublier un homme qui n'avoit connu ni l'honneur, ni la reconnoissance. Alors le comte ajouta qu'il attendoit une telle résolution des principes qu'il m'avoit inspirés ; et pour montrer que ma tranquillité lui étoit plus

chère que toute idée d'une réparation impossible, il ne voulut songer à aucunes recherches qui auroient pu lui faire découvrir Sackville, et satisfaire sa vengeance; ma raison céda, mais j'eus à souffrir une lutte longue et pénible, avant de pouvoir arracher de mon cœur l'image d'un être qui avoit été le maître de tous les sentimens de mon cœur.

Ce ne fut qu'à votre naissance, mon cher Thadéus, que je pus reconnoître la bonté de mon père par un sourire de bonheur. Je vous nommai Thadéus Constantin, d'après son nom et celui de son meilleur ami Kosciusko. Il ne me permit pas d'en joindre un autre qui lui auroit rappelé le père cruel qui vous avoit donné l'être. A notre retour en Pologne, il répondit simplement aux questions qu'on lui faisoit sur moi : ma fille fut mariée, perdit son époux dans l'espace de deux mois; pour éloigner d'elle le

souvenir d'un époux qui ne lui fut donné que pour lui être ravi, elle conserve mon nom, et son fils, comme mon seul héritier, n'en portera pas d'autre. Cette réponse satisfit la curiosité. Le roi, qui avoit été le seul confident de mon père, y donna sa sanction, et toutes recherches furent éloignées.

Vous allez, mon fils bien aimé, entrer dans la carrière pénible de la vie; Dieu sait, lorsque les yeux de votre aïeul, lorsque les miens seront fermés, où la destinée vous conduira; peut-être dans la patrie de votre père, peut-être pourrez-vous le rencontrer..... mais cela n'est pas vraisemblable: ainsi je ne m'étendrai pas sur un sujet qui, après dix-huit ans de réflexion, est aussi pénible pour moi. Ce n'est pas pour répandre sur votre jeunesse l'amertume qui a empoisonné ma vie, ce n'est pas pour vous inspirer le haine d'un père que vous ne verrez

sans

ans doute jamais, que j'ai tracé cette ettre. Je vous ai instruit de mon his-oire, afin qu'aucunes circonstances ne puissent changer votre opinion sur votre mère, et vous faire rougir pour elle. Le nom que vous transmit votre aïeul est sans tache dans la paix et dans la guerre. Puisse le ciel veiller sur vous, c'est la fervente prière de la mère la plus tendre !

THÉRÉSA SOBIESKI.

Villanow, mars 1792.

Thadéus avoit fini cette lecture, et ses yeux étoient encore fixés sur ce papier. Ne pouvant se remettre de l'impression qu'il avoit reçue, il le relit une seconde fois; et se laissant aller sur la table qui étoit devant lui, il y repose sa tête fatiguée, et s'abandonne à la foule des sensations qui remplissoient son âme.

La comtesse, inquiète de l'effet que son histoire avoit produit sur son fils, entra dans ce moment; et le voyant dans cette attitude de douleur, elle le presse sur son sein, et mêle ses larmes aux siennes. Thadéus, honteux de son émotion, et ne pouvant la réprimer, cherche un instant à se dégager de ses bras. La comtesse se méprenant sur le motif qui l'animoit, lui dit avec l'accent le plus triste : mon fils, mépriseriez-vous votre mère pour la foiblesse qu'elle vous a révélée ! devois-je m'attendre à être reçue ainsi par ce fils dont l'affection étoit toute mon espérance et ma consolation !

Non, ma mère, reprit Thadéus, ce sont vos chagrins qui m'ont mis hors de moi-même. C'est la première fois que j'ai connu le malheur, et pouvez-vous être étonnée que j'en sois affecté? Ah, ma tendre mère ! dit-il, en mettant sa main sur la lettre de son père, quel que

ut son rang, si l'âme de mon père avoit té généreuse, j'aurois fait gloire de porer son nom : mais à présent je borne mes vœux à ne jamais le connoître.

Oubliez-le, s'écria la comtesse, en mettant sa main sur ses yeux.

Oui, répliqua-t-il, et que ma mémoire se borne à rappeler les vertus de ma mère.

Il fut impossible à la comtesse et à son fils de cacher leur agitation lorsque le palatin parut. Inquiet, en voyant un mouvement si peu ordinaire, il exprima ses craintes, et sa fille, incapable de parler, lui remit la lettre que Thadéus venoit de lire. Sobieski après avoir parcouru les premières lignes, comprit quel en étoit l'objet ; et voyant que la comtesse s'étoit retirée, ses yeux se fixèrent sur son petit-fils. Thadéus marchoit dans la chambre, cherchant à se préparer à la conversation qu'il prévoyoit avoir avec son aïeul.

Je suis fâché, Thadéus, dit Sobieski, que votre mère vous ait fait connoître si promptement le vrai nom et le caractère de votre père. Je vois que sa perfidie a oppressé un cœur que j'ai formé à se révolter à l'apparence même du déshonneur; mais consolez-vous, mon fils, on ignorera toujours quelle fut la conduite de Sackville. J'ai déclaré ouvertement que vous étiez le seul enfant de ma fille, et le seul héritier de ma fortune et de mon nom. Malgré cet arrangement, elle a jugé que vous ne deviez pas entrer dans le monde avant d'avoir été instruit des événemens qui ont précédé votre naissance. Ma fille a eu raison, peut-être, mais calmez-vous, mon fils, tout est passé. Vous rempliriez d'amertume le reste de mes jours, si vous souffriez que les vices d'un homme indigne eussent le pouvoir de tourmenter votre âme.

Non, monsieur, répondit Thadéus, vous avez été pour moi bien plus qu'un père, et à l'avenir, pour vous comme pour moi-même, je croirai qu'il est de mon devoir d'oublier que j'ai eu une autre origine que celle de la Maison Sobieski.

Vous avez raison, s'écria le palatin avec émotion; vous avez l'esprit de vos ancêtres, et je pourrai vivre assez pour vous voir ajouter à la gloire de leur nom.

Les regards brillans du jeune comte, le sourire de ses lèvres annoncèrent bientôt que le chagrin avoit fui de son âme. Son aïeul serra sa main avec délices, et vit dans le retour de sa gaîté le présage que sa prophétie s'accompliroit un jour.

CHAPITRE II.

Le jour cruel arriva bientôt où Sobieski et son petit-fils devoient dire adieu à Villanow et à ses plaisirs tranquilles.

La force d'âme du vieux guerrier lui fit mettre dans ses adieux une fermeté qui parut se communiquer à sa fille; mais lorsque Thadéus entra dans la chambre, elle frissonna à l'aspect de son costume militaire. Il s'avança vers elle en souriant à travers ses larmes; elle le serre dans ses bras, elle colle ses lèvres sur ce visage dont la grâce ajoutoit encore à son affliction : ses yeux se fixent sur lui, ses larmes tombent sur son visage; elle le presse encore contre son sein. Bientôt cette figure charmante sera couverte de poussière; bientôt peut-être le fer se fera jour à travers ce cœur qui bat contre

le sien; il sera couché sur la terre, sanglant, foulé aux pieds; ces pensées assaillirent son âme, et la privèrent de ses sens. Elle fut emportée sans vie par ses femmes, tandis que le palatin força Thadéus à s'éloigner.

Le jeune comte, livré à ses trites pensées, voyait déjà les hautes tours de Villanow se perdre dans les nuages, le souvenir des adieux déchirans de sa mère oppressoit son âme. Il poussoit de longs et fréquens soupirs en voyant ces maisons rustiques, ces campagnes fertiles qui lui rappeloient qu'il étoit encore sur le territoire de son aïeul. Le moulin pittoresque de Mariemont étoit le dernier objet sur lequel s'arrêta sa vue. Le lierre qui en tapissoit un des côtés étoit brillanté par les gouttes de la pluie qui venoit de tomber, le soleil couchant réfléchissoit ses rayons sur ses murs ruinés, et ajoutoit un tel caractère de beauté roman-

tique au charme de sa position, qu'il ne put s'empêcher de le faire remarquer à ses compagnons de voyage.

Tandis que les yeux du général Buthou, qui étoit dans la voiture, suivoient la direction que leur donnoit Thadéus, le palatin observoit l'expression de ses traits avec cette douce philanthropie qui anime un bon cœur; et rapelant en même temps les sensations qu'il avoit éprouvées dans ce lieu il y avoit vingt ans, il mit sa main sur l'épaule de Buthou, et lui dit: général, n'avez-vous jamais raconté à mon petit-fils l'histoire de ce moulin?

Non, seigneur.

Je suppose, continua le palatin, que la raison de votre silence est la même que celle qui m'a empêché d'en parler, nous jouons tous les deux un trop grand rôle dans ce récit.

Ne parlez-vous pas, seigneur, dit Thadéus, de la délivrance de notre Roi? je

suis peu instruit des détails de cet événement. Il m'a été raconté, il y a plusieurs années, mais je l'ai presqu'oublié; et je n'ai pour excuse de cette apparente insensibilité, que l'heureuse insouciance où vous m'avez permis de vivre jusqu'à ce moment.

Mais, dit le palatin, dont l'unique objet étoit de tirer son petit-fils de ses pensées, que demandez-vous?

J'en demande l'histoire, répliqua Thadéus en souriant; et comme les soldats au coin du feu se permettent de retracer leurs batailles, votre modestie ne peut vous empêcher de me la raconter sur le lieu même de la scène.

Avant de commencer ce récit, dit le palatin, il est nécessaire de vous dire que le général Buthou est le brave soldat qui, au risque de sa vie, a sauvé celle de notre souverain.

Je le sais, répliqua le jeune comte,

et je sais aussi que vous partageâtes le péril de cette action. Hier lorsque je fus présenté au roi, il me dit entre autres choses qu'il vous devoit son existence ainsi qu'au général Buthou.

Bien peu à moi, répliqua Sobieski. Je vais vous en raconter toutes les circonstances, autant que ma mémoire pourra me les rappeler; si je me trompe, je vous prie, général, de me reprendre.

Buthou, avec une sorte d'embarras, fit signe qu'il y consentoit. Thadéus se pencha vers son aïeul, qui commença ainsi :

Ce fut le dimanche soir 3 septembre 1771, que cet événement arriva. Les seigneurs confédérés de Pologne, à l'instigation des Cours de Vienne et de Constantinople, portoient le ravage dans leur patrie, et répandoient l'outrage sur ceux de ses habitans qui étoient demeurés fidèles.

Parmi la foule de leurs crimes, il y avoit un plan de surprendre le roi et de le faire prisonnier. Pulaski étoit le plus audacieux de ces rebelles, et assisté de Lukawski, Strawenski, Kosinski, trois polonais de distinction, il chercha par tous les moyens à le faire périr.

D'après ses ordres, ces trois derniers assemblèrent quarante conspirateurs à Chenstokow, et en présence de leur chef, ils s'engagèrent par les plus horribles sermens à livrer Stanislas mort ou vif dans ses mains.

Un mois après cette réunion, ils se déguisèrent en paysans, et s'étant mis à la tête d'une bande d'assassins, ils cachèrent leurs armes dans des charrettes de foin qu'ils conduisoient eux-mêmes, et entrèrent ainsi dans Varsovie, sans être soupçonnés.

Ce fut, comme je vous l'ai dit, le 3

septembre à dix heures du soir, qu'ils trouvèrent l'occasion d'exécuter leur complot. Aidés de l'obscurité de la nuit, ils se cachèrent dans une des avenues de la ville où ils savoient que le roi devoit passer en revenant de Villanow, où il avoit dîné avec moi. Son carrosse étoit escorté par quatre seigneurs de sa suite, moi-même et douze hommes de ma garde. Nous avions à peine perdu de vue Villanow, lorsque les conspirateurs nous environnèrent, en ordonnant au cocher d'arrêter. Ils démontèrent les cavaliers de la garde; plusieurs coups de feu furent tirés dans la voiture. Une balle traversa mon chapeau au moment où je descendois de voiture l'épée à la main pour repousser une attaque dont j'ignorois la cause; un coup de sabre sur la cuisse me renversa sous les roues, et là j'entendois les balles tomber comme la grêle sur la voiture, et les scélérats mon-

tèrent sur moi pour achever de tuer leur roi.

Ce fut là que notre ami Buthou, alors simple soldat dans ma garde, se mit entre son souverain et les rebelles. Au même instant il reçut plusieurs balles et un coup de baïonnette dans la poitrine, qui le renversa sur moi baigné dans son sang. Toutes les personnes qui formoient l'escorte furent tuées ou blessées. Les assassins ouvrirent la portière, et un d'eux, avec des imprécations horribles, saisissant le roi par les cheveux s'écria : tyran, nous te tenons enfin, ton heure est venue. Il tira alors son pistolet si près du visage du roi, que sa Majesté sentit la chaleur de la poudre. Un autre, d'un coup de sabre, lui fit une blessure au front; un troisième, à cheval, le saisit par le collet de son habit, et le mettant entre lui et un autre cavalier, ils le traînèrent au galop à travers les faubourgs de la ville.

A la fin de cette scène d'horreur, quelques-uns de nos gens qui avoient fui revinrent avec un détachement armé, et voyant Buthou et moi presque sans vie, ils nous portèrent au palais du roi où tout étoit en mouvement et en alarmes. Les gardes à pied suivirent aussitôt la trace des conspirateurs; ils trouvèrent dans une rue le chapeau du roi couvert de sang, dans une autre sa pelisse, trouée de plusieurs balles. Cela confirma leurs craintes, et ils retournèrent à Varsovie, où ils répandirent le plus grand effroi.

Les assassins sortirent de la ville; et alors voyant qu'en traînant ainsi le roi, la perte de son sang, sa foiblesse et les blessures de ses pieds ne le laisseroient pas exister assez long-temps pour être conduit à leur chef, ils le mirent sur un cheval et redoublèrent de vîtesse. Lorsqu'ils furent arrivés au fossé qui entoure Varsovie, ils le forcèrent de le

franchir; son cheval tomba deux fois, et à la seconde se rompit la jambe. Ils l'obligèrent alors d'en monter un autre, quoiqu'il fût prêt à s'évanouir. Les conspirateurs n'eurent pas plutôt franchi le fossé qu'ils firent descendre sa Majesté, et la retinrent à terre jusqu'à ce que Lukawski lui eût arraché le ruban de l'ordre de l'aigle noir et sa croix de diamants. Lukawski se croyoit tellement sûr de son prisonnier qu'il en abandonna la garde, et se contenta de porter ses dépouilles à Pulaski, comme la preuve incontestable du succès de son entreprise; plusieurs de ces scélérats crurent ne pouvoir mieux faire que de suivre son exemple, et laissèrent seulement sept des leurs avec Kosinski à leur tête, pour garder le malheureux Stanislas.

La nuit étoit devenue si sombre qu'ils ne pouvoient être sûrs de leur route, et leurs chevaux butant à chaque pas,

ils obligèrent le roi à marcher à pied avec eux. Ses traces étoient marquées de son sang, ses souliers lui ayant été ôtés lorsqu'il fût arraché de sa voiture; ils continuèrent d'errer autour de Varsovie, sans savoir au juste où ils étoient. Ceux qui gardoient le roi furent tellement frappés de la crainte de voir leur prisonnier s'échapper, qu'ils appelèrent à plusieurs reprises Kosinski pour lui demander l'ordre de le tuer. Kosinski s'y refusa; mais comme leurs demandes devenoient plus vives, et plus impérieuses lorsqu'ils se trouvèrent entièrement égarés dans les détours de la forêt, le roi attendoit la mort à chaque instant.

Lorsque je fus revenu de mon évanouissement et que ma blessure eût été pansée, je questionnai les officiers qui étoient autour de la voiture; je vis qu'une terreur panique les avoit saisis, ils ne savoient que résoudre; ils trembloient

de

de laisser le roi à la merci des confédérés; mais ils craignoient aussi en les poursuivant de trop près, que la terreur ou la vengeance ne les portassent à massacrer leur prisonnier s'il vivoit encore. Je cherchai à dissiper cette crainte; quoique je ne pusse monter à cheval moi-même j'insistai fortement pour qu'on les poursuivît, et que la nuit et le danger n'arrêtassent pas leur course. Mes ordres furent suivis à l'instant, mais presqu'aussitôt ils devinrent inutiles; en moins d'une demi-heure ils revinrent au désespoir, me montrant l'habit de sa Majesté qu'ils avoient trouvé dans le fossé. Je supposai que les scélérats l'avoient arraché lorsqu'ils avoient dépouillé le roi. Il étoit déchiré en plusieurs endroits, et tellement trempé de sang, que l'officier qui me le présenta me dit qu'il croyoit que le roi avoit été massacré à la place où ils l'avoient trouvé, et qu'ensuite son corps

avoit été traîné plus loin; ce qui étoit indiqué par les traces de sang qu'on avoit suivies, à une grande distance, à la lueur des flambeaux.

Tandis que je cherchois à combattre l'évidence de ces nouvelles preuves, le roi fut entraîné par sept des conspirateurs si avant dans le bois de Biclamy, que ne sachant où ils alloient, ils approchèrent d'un corps-de-garde, et furent frappés de terreur étant rencontrés par une patrouille. Quatre des bandits s'échappèrent à l'instant, deux seulement restèrent avec Kosinski qui, dans son effroi, força son prisonnier à marcher plus vîte et à garder le plus profond silence. Malgré toutes ces précautions il ne s'écoula pas un quart d'heure avant qu'une seconde patrouille leur cria : qui vive! Sa Majesté, accablée par les douleurs qu'elle éprouvoit, leur demanda la permission de se reposer un instant. Kosinski

s'y refusa, et lui mettant son épée sur la poitrine, il le força d'avancer. Le roi obéit en silence.

Tandis qu'ils marchoient, le malheureux Stanislas, pouvant à peine se soutenir, s'aperçut que son conducteur sembloit diminuer de vigilance, et qu'il paroisssoit absorbé dans ses pensées. Il reprit courage; et concevant quelque espérance de l'agitation qu'il témoignoit, il se hasarda de lui dire : je vois à votre embarras que vous ne pouvez vous dissimuler que l'entreprise où vous vous êtes engagé, quelle qu'en soit la réussite, est pleine de danger pour vous. Les conspirateurs, après le succès, sont toujours jaloux les uns des autres. Il paroîtra aussi facile à Pulaski de se débarrasser de votre vie que de la mienne. Evitez ce danger, et je vous promets que vous n'en courrez aucun de ma part. Laissez-moi entrer dans le couvent de Biclamy; nous ne

pouvons en être éloignés, et alors vous songerez à votre sûreté. Non, répliqua Kosinski, exaspéré par la position où il se trouvoit, j'ai juré, et je sacrifierai plutôt ma vie que mon honneur.

Le roi n'eut ni la force ni le courage de répliquer; ils continuèrent à diriger leur route à travers le bois, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de Mariemont. Là, Stanislas, incapable de faire un pas plus avant, tomba contre un arbre, et les supplia de nouveau de lui accorder un moment de repos. Kosinski y consentit; ce mouvement d'humanité inattendu encouragea le roi à profiter du temps où ils étoient assis pour essayer d'adoucir son cœur, et de le convaincre que le serment qu'il avoit prêté étoit atroce et ne pouvoit en aucune manière lier un homme d'honneur.

Kosinski l'écouta en donnant des signes d'une violente agitation. Si je pouvois

consentir à ce que vous me proposez, lui dit-il, et vous reconduire à Varsovie, quelles en seroient les conséquences pour moi? Je vous donne ma parole, dit le roi, que vous n'avez rien à craindre; si vous doutez de mon honneur, échappez-vous tandis que vous le pouvez, je pourrai trouver un abri, et diriger ceux qui vous poursuivroient vers une route différente de celle que vous aurez choisie. Kosinski, entièrement convaincu, se jeta aux pieds de Sa Majesté, et implorant son pardon, jura que de ce moment il défendroit son roi contre tous les conspirateurs, et qu'il s'abandonnoit entièrement à sa parole. Stanislas, lui renouvelant ses promesses, l'engagea à chercher un asile pour tous deux dans le moulin auprès duquel cette conversation s'étoit passée. Kosinski obéit, et frappa; personne ne lui répondit: alors il rompit un carreau de vître, et demanda du se-

cours pour un gentilhomme qui avoit été dépouillé par des brigands. Le meunier ne voulut ni paroître ni les laisser entrer, disant qu'il les croyoit eux-mêmes des voleurs, et que s'ils ne se retiroient pas il alloit faire feu sur eux.

Cette dispute dura près d'une heure; alors le roi s'efforça de se traîner jusqu'au bas de la fenêtre, et dit au meunier: mon bon ami, si nous étions des brigands, comme vous le supposez, il nous seroit aussi aisé, sans tant de discours, d'entrer chez vous, qu'il nous l'a été de rompre cette vitre. Cependant si vous ne voulez pas avoir à vous reprocher d'avoir laissé une pauvre créature mourir faute de secours, laissez-moi entrer. Cet argument persuada le meunier, qui ouvrit enfin sa porte, et donna au roi du papier et de l'encre; mais sa Majesté eut la plus grande peine à engager un des fils du meunier à porter au palais le billet qu'il venoit

de m'écrire, tant ils étoient frappés de terreur, et craignoient de tomber entre les mains des brigands qu'ils croyoient nous avoir dépouillés.

La joie que j'éprouvai à la vue de ce billet ne peut être exprimée. Ma mémoire m'en retrace encore chaque mot. Les voilà littéralement.

« Par un miracle de la Providence, je suis échappé des mains des assassins, envoyez-moi chercher aussitôt que cela vous sera possible; je suis blessé, mais pas dangereusement. »

Sans songer à ma blesssure, je montai en voiture, et suivi d'un détachement à cheval, j'arrivai au moulin. Je rencontrai Kosinski à la porte, qu'il gardoit l'épée à la main. Il m'admit sans difficultés; le roi dormoit dans l'étable, couché à terre sur les vêtemens du meunier.

La vue du monarque le plus vertueux de la terre, traité ainsi par ses sujets, me

perça le cœur, et me mettant à genoux, je pris ses mains en m'écriant : je rends grâces à Dieu de m'avoir permis de voir mon souverain encore vivant. Il n'est pas aisé de peindre l'étonnement dont cette simple famille fut frappée à ces mots. Ils tombèrent aux pieds du roi, que j'avois éveillé, et le supplièrent de leur pardonner. Le bon Stanislas calma leurs craintes en les remerciant des services qu'ils lui avoient rendus ; il dit au meunier de venir le lendemain au palais, et que là il lui témoigneroit sa reconnoissance mieux que par des promesses.

Les officiers du détachement aidèrent ensuite sa Majesté à monter en voiture ; et accompagnés de Kosinski, nous entrâmes à Varsovie à 6 heuresdu matin.

Oui, interrompit Buthou, je me rappelle la joie que j'en ressentis, lorsque j'appris dans mon lit que je n'avois pas reçu en vain les blessures destinées à mon

mon souverain, et lorsque sa Majesté vint elle-même visiter un pauvre soldat dans sa chambre..... ne vous rappelez-vous pas, seigneur, qu'il s'y fit porter sur un brancard? comme il me remercia en me serrant la main! j'étois joyeux comme un enfant.

Mais que devint Kosinski, dit Thadéus? sans doute le roi a tenu sa parole.

Oui, reprit Sobieski; dans tous les temps sa parole a été sacrée. Mais je pense que Kosinski avoit de la peine à le croire aussi généreux. Je m'aperçus dans la voiture que ses regards étoient inquiets, et que son visage changeoit à chaque instant; cependant la conduite du roi calma bientôt ses craintes: en descendant de voiture, au milieu des cris de joie du peuple qui répétoit avec transport, le roi est vivant! le roi est vivant! il s'appuya sur le bras de Kosinski, au lieu de se servir du mien, et le présenta au peu-

ple comme son libérateur. On fit ouvrir alors la grande porte du palais : de ma vie je n'ai vu un spectacle aussi touchant. Tous les habitans de Varsovie s'y portoient en foule pour baiser la main du roi ou toucher ses habits ; transportés de joie, ils se retournoient vers Kosinski, et l'accabloient des témoignages de leur reconnoissance, en l'appelant le sauveur de leur roi. Kosinski soutint cette scène avec une fermeté étonnante; mais deux jours après, lorsque les faits commencèrent à s'éclaircir, il sentit qu'il pouvoit recevoir de ce même peuple un traitement différent, et demanda à sa Majesté la permission de s'éloigner. Stanislas y consentit, et il se retira dans la Sémigallie sur les terres du pape, où il vit encore d'une pension considérable que lui fait le roi.

Pour moi, dit le général, vous voyez combien j'ai été récompensé. Le roi laissa

à mon choix d'être attaché à sa personne, ou d'avoir à l'armée l'emploi que je choisirois. Je préférai de demeurer pour jamais attaché à votre famille, sous laquelle mes ancêtres avoient toujours combattu, et demandai à mon souverain la permission de rester avec le comte Sobieski. Mais voyez, s'écria-t-il d'une voix émue, à quel rang j'ai été élevé! Je commande ces mêmes troupes parmi lesquelles je me faisois gloire de servir comme simple soldat.

Thadéus pressa les mains du vétéran dans les siennes en le regardant avec respect et affection, tandis que le vieux guerrier essuyoit une larme de reconnoissance qui couloit sur son visage.

Combien ne devez-vous pas vous croire heureux, mon fils, dit Sobieski, d'être appelé à servir un tel souverain! il n'est pas seulement votre roi puisqu'il vous guide dans le champ de l'honneur,

son peuple le regarde encore comme un ami, comme l'être que le ciel a chargé de son bonheur. Et qui ne sacrifieroit pas sa vie pour sauver celle d'un tel souverain !

Oui, s'écria Buthou, et combien ne devons-nous pas abhorrer ceux qui menacent cette précieuse vie ! Quelle estime devons-nous à ces princes qui, sous le masque de l'amitié, depuis l'année 1764 où il est monté sur le trône, jusqu'à présent, ont conspiré sa mort ! Puisse le ciel détourner cette calamité, qui seroit suivie de la ruine de la Pologne.

Non, interrompit Thadéus, tant qu'un polonais pourra porter les armes, elle ne succombera pas.

Buthou applaudit à son courage, et il fut vivement secondé par le palatin, qui ne perdoit jamais l'occasion d'exalter dans son petit-fils l'amour de la patrie. Il s'étendit sur l'heureux avenir que pro-

mettoit à la Pologne la glorieuse constitution de 1791, pour laquelle ils alloient exposer leurs vies. Pendant ces entretiens, Thadéus oublioit ses regrets: le troisième jour ils se trouvèrent à la tête de l'armée, et commencèrent une marche régulière.

CHAPITRE III.

La petite armée de Sobieski passa par les retranchemens de Chelm, traversa le Bug dans Volhinia, et parcourut avec rapidité ces vastes plaines jusqu'aux bords de la Kiovia.

Lorsque la colonne que commandoit Thadéus descendit les hauteurs de Lininy, et que le camp de ses compatriotes s'offrit à sa vue, il éprouva une émotion absolument nouvelle pour lui. Il voyoit avec admiration la disposition régulière des retranchemens et la contenance guerrière des soldats, dont les armes brillantes réfléchissoient les rayons du soleil couchant.

En moins d'une demi-heure ses troupes descendirent dans la plaine; là ayant

joint celles du palatin et du général, les trois colonnes se réunirent, et Thadéus retrouva son aïeul à l'avant-garde.

Monseigneur, s'écria-t-il, en le rejoignant, puis-je voir une telle armée, et désespérer de la liberté de la Pologne ?

Sobieski ne répliqua que par un de ces regards expressifs qui pénètrent jusqu'à l'âme. Il fit avancer ses troupes en diligence, et bientôt ils arrivèrent aux avant-postes et entrèrent dans les lignes. Les yeux de Thadéus se portoient avec étonnement sur chaque objet. Il s'arrêta devant une tente que Buthou lui dit être celle du général en chef. Là, ils rencontrèrent un officier de hussards qui lui parut être de la plus grande distinction. Sobieski et cet officier s'abordèrent avec l'expression d'une mutuelle bienveillance, et le palatin se retournant vers Thadéus, le prit par la main et le présenta à son ami, en lui disant avec un

sourire: ee jeune homme, mon cher Kosciusko, est mon petit-fils; il se nomme Thadéus, et j'espère qu'il soutiendra l'honneur de votre nom et du mien.

Kosciusko embrassa le jeune comte, et répliqua, en lui serrant la main: si vous ressemblez à votre aïeul, mon cher Thadéus, vous vous souviendrez que le seul roi de Pologne qui égala Stanislas, fut un Sobiaski; et comme son descendant, vous n'épargnerez pas votre sang pour le service de votre pays.

Un aide-de-camp vint alors chercher le comte, et le conduire à la tente du général. Le prince Poniatowski salua le palatin et sa suite, avec toute l'expression de la bienveillance. Il donna à Thadéus les assurances les plus flatteuses de son amitié, et lui promit de le placer au poste d'honneur à la première occasion. Après avoir causé avec eux une demi-heure sur le plan de la campagne,

son excellence se retira, et ils rejoignirent Kosciusko, qui les conduisit au quartier où les Masoviens avoient déployé leurs tentes.

Lorsque les officiers que Sobieski avoit retenus à souper se furent retirés, Thadéus chercha en vain le repos; les événemens où il devoit jouer un si grand rôle se présentoient avec tant de force à son imagination, qu'il ne put se livrer au sommeil; il sortit de la tente de son aïeul, et ayant donné le mot d'ordre à voix basse, il parcourut les lignes du camp.

Thadéus se promenoit lentement, quelquefois s'arrêtant pour écouter les pas des sentinelles écartées, quelquefois tressaillant à leur brusque *qui-vive!* son cœur s'élevoit vers le ciel en faveur de ces hommes généreux qui avoient abandonné les douceurs de leurs maisons pour exposer leurs vies à la défense de

la liberté. Il ignoroit ce qu'étoit un soldat de profession : il ne concevoit pas qu'on pût faire un trafic de la guerre : un seul motif lui avoit fait prendre les armes, un seul pouvoit les lui faire quitter. Toute l'énergie de son âme se concentroit dans le désir d'assurer la liberté de son pays; cette idée lui avoit été inculquée dès son enfance; elle étoit l'objet de toutes ses pensées, le sujet des rêves de son sommeil ; c'étoit l'unique passion qui faisoit battre son cœur. Il ne pouvoit trouver d'honneur dans le carnage et ne concevoit de gloire que dans une juste défense; mais lorsque cet objet étoit rempli, il pensoit que l'épée devoit rentrer dans le fourreau sans être souillée du sang d'un peuple vaincu ou envahi.

L'aurore commençoit à colorer les coteaux de Winica, lorsque Thadéus s'aperçut que sa pelisse étoit humide de rosée, et qu'il falloit retourner dans

sa tente. A peine commençoit-il à s'assoupir, qu'un bruit confus se fit entendre, et le tambour battit aux armes. Il s'éveille, voit Sobieski habillé, et demande la cause de tout ce tumulte.

Suivez-moi, répondit son aïeul, qui sortit à l'instant.

Tandis que Thadéus s'armoit avec une vivacité qui ne répondoit pas à son impatience, un aide-de-camp entra, et lui dit qu'une garde avancée avoit attaqué un des avants-postes polonais commandé par le lieutenant Loncha, et que son excellence avoit ordonné qu'un détachement de la brigade du palatin marchât à son secours. Sobieski envoya aussitôt annoncer à son petit-fils que le prince l'avoit nommé pour commander en second le détachement destiné à aller au secours du lieutenant.

Thadéus reçut cet ordre avec délices, mais craignant que l'événement ne ré-

pondit pas à une si haute distinction, il sortit de sa tante avec une sorte de timidité, cachant sa valeur et sa rougeur sous les plumes ondoyantes de son casque. Kosciusko vit avec plaisir son modeste courage, et le prenant par la main, lui dit : Thadéus, placez-vous à la gauche du détachement, bientôt j'aurai besoin de vous pour assurer l'attaque que je médite. Thadéus, encouragé par ces paroles, obéit à l'instant.

Le détachement quitta le camp, et arriva bientôt à la vue des bataillons russes. Loncha, de la seule redoute qu'il avoit conservée, apercut ce secours imprévu, et rallia les hommes qui lui restoient. Bientôt il fut joint par l'avant-garde de Kosciusko, et la bataille commença. Thadéus, à la tête des hussards, chargea l'ennemi. Les russes ne furent point ébranlés. Le jeune chef voyant qu'il falloit employer les plus grands moyens,

se précipita dans le plus épais des bataillons, en criant à ses hussards de le suivre; ils secondent sa valeur, les premiers rangs des ennemis sont enfoncés, et Thadéus enlève l'étendard russe. Les polonais le voyant entre ses mains, crient victoire. Le corps de réserve des ennemis se retire avec précipitation; le centre est rompu après avoir vu son chef tomber sous le fer de Kosciusko: l'armée est tournée par le flanc, une terreur soudaine se répand, et bientôt tout fuit à travers la campagne.

Les vainqueurs, enivrés d'un si prompt succès, poursuivent les fuyards avec la rapidité de la foudre. Bientôt ils sont arrêtés par les arbres d'une forêt éloignée. Kosciusko leur crioit en vain d'arrêter, ils s'excitoient mutuellement et leurs cris étouffoient la voix de leur général, et celle de Thadéus qui répétoit ses ordres. A l'entrée du bois les fuyards se ral-

lient, opposent une vive résistance, et après dix minutes de combat, ils fuient dans le taillis où ils sont encore poursuivis par les Polonais, malgré les ordres de leur chef. Kosciusko, prévoyant les suites de cette témérité, ordonne à Thadéus de faire mettre pied à terre à une partie de ses hussards, et de les suivre dans la forêt. Les Polonais, emportés par le désir d'achever leur victoire, s'y enfoncent jusqu'à ce qu'ils rencontrent une vaste bruyère. Là, ils sont enveloppés par un corps de cavalerie de deux mille Russes et plusieurs bataillons de chasseurs qui démasquent à l'instant quatorze pièces de canon et les foudroient avec un feu épouvantable.

Thadéus se mettant à la tête de ses compatriotes, dont le chef venoit d'être tué, se prépare à une résistance désespérée. Il donne ses ordres avec l'intrépidité la plus calme sous le feu d'une

artillerie qui portoit la mort autour de lui. Dans peu d'instans il rassemble ses soldats dispersés, en forme un bataillon serré; la cavalerie russe ne peut enfoncer cette phalange invincible, partout elle présente le fer et la mort. Mais le canon enlève des files entières, les malheureux Polonais se font un rempart avec les corps de leurs braves camarades : réduits au désespoir ils crient à leur chef laissez-nous échapper ou mourir; alors, Thadéus à leur tête se précipite sur la ligne ennemie, ils se font jour à travers la forêt, et reculant en présentant toujours le front à l'ennemi, ils se retirent vers le camp, tels que des lions pressés par des chasseurs gagnent leurs retraites en menaçant encore.

Sobieski, inquiet, étoit monté sur une éminence, impatient d'apprendre des nouvelles de la petite armée. Il aperçoit au loin un nuage de poussière, il entend

le bruit des armes; mais craignant que ses amis n'eussent été défaits et forcés de se replier sur le camp, il envoie un détachement à leur secours. Les ennemis voyant Kosciusko prêt à fondre sur eux avec un nouveau renfort, s'arrêtent et laissent les Polonais fatigués rentrer dans les lignes de leur camp.

Thadéus, couvert de sang et de poussière, se jette dans les bras de son aïeul; son bras gauche avoit été blessé par un cosaque, il le cachoit dans sa ceinture, lorsque le palatin remarqua des taches de sang sur ses habits.

Ma blessure est légère, dit-il, plut au ciel que ce fut le seul malheur de cette journée! Voyez ce qui reste de nos braves camarades.

Sobieski jette les yeux sur ses soldats, et sur Kosciusko, qui en faisoit l'inspection. N'étant plus soutenus par leur courage, ils étoient accablés par la fatigue et les blessures

blessures qu'ils avoient reçues. Le bon général leur prodigua tous les secours; il leur donna l'eloge et la réprimande qu'ils méritoient, et les renvoya à leur quartier.

Thadéus, malgré la force qu'il sembloit affecter, n'avoit pu soutenir que l'inspection fut finie. Le palatin le conduisit à sa tente, où au bout de quelques jours il fut rétabli de sa blessure.

Lorsqu'il reparut à la parade, il apprit avec chagrin qu'il y avoit eu plusieurs combats pendant sa retraite, et que les Russes avoient tellement augmenté leurs forces que les Polonais ne pouvoient rester plus long-temps à Winica, sans craindre d'être enveloppés; en conséquence le prince avoit tenu un conseil, où il fut décidé que le camp seroit porté vers Liélime.

Après une marche de trois heures, l'armée arriva au défilé qui conduit à

Volumna; les Russes disputèrent le passage avec fureur, enfin ils furent mis en fuite; mais cette victoire coûta bien cher aux Polonais; le palatin fut blessé, et la moitié de l'avant-garde resta sur le champ de bataille. Près de Liélime, le prince rejoignit le comte Potochi qui étoit à la tête de quelques troupes qu'il avoit rassemblées à Laslow; ce secours devenoit nécessaire. Les espions vinrent annoncer que le nombre des Russes, sous les ordres du général Brinicki, étoit doublé, et qu'ils étoient en bataille dans la plaine.

Le prince Poniatowski étendit sa ligne; la droite étoit appuyée à la rivière, la gauche couverte par une éminence, sur laquelle il avoit établi quatorze pièces de canon. Immédiatement après ces dispositions, la bataille commença : elle dura avec la même fureur, depuis huit heures du matin jusqu'au coucher du

soleil. La victoire parut alternativement favoriser les deux partis. Enfin Kosciusko, voyant les Polonais céder le terrein, donna l'ordre aux troupes qu'il commandoit d'attaquer le centre, tandis que Thadéus, à la tête de ses hussards tourneroit le coteau où étoit l'artillerie, et chargeroit l'armée dans le flanc opposé. Ce stratagême réussit. Kosciusko eut un égal succès au centre : une terreur panique saisit les Russes, l'armée entière fut mise en déroute, excepté un petit nombre de régimens de carabiniers qui se trouvèrent resserrés entre la rivière et les Polonais. Ils furent à l'instant enveloppés par les bataillons des Masoviens, et implorèrent leur merci. Mais ceux-ci se rappelant avec fureur la perte qu'ils avoient éprouvée la veille, répondent à leurs cris de grâce par le reproche et l'insulte. Alors les escadrons des hussards de Sobieski s'avancent, Thadéus ordonne

qu'ils soient faits prisonniers et que le massacre cesse. A cet ordre les Masoviens donnent les plus fortes marques de mécontentement, mais le jeune comte fait placer sa cavalerie devant les Russes, et ordonne de faire feu sur le premier qui désobéira; les Russes tombent à genoux pour le remercier, tandis que leurs officiers remettent en silence leurs épées à leur libérateur.

Pendant cette scène, un jeune officier russe paroissoit dans une disposition absolument contraire; il conservoit encore une attitude menaçante, lorsque Thadéus s'approchant de lui, et avant même qu'il eut eu le temps de parler, le russe lui présente la pointe de son épée. Un des hussards de Sobieski la détourne avec vivacité, le renverse, et l'auroit tué, si Thadéus n'eût paré le coup. A l'instant il descend de cheval, et relève ce jeune homme en excusant le zèle de son hus-

sard. Le russe rougit et présente son épée en s'inclinant. Thadéus la lui rend aussitôt. Brave guerrier, lui dit-il, je me fais honneur de vous rendre cette épée que vous avez défendue si courageusement.

Le russe ne répliqua que par une seconde inclination de tête, et porta la main à sa poitrine, qui étoit sanglante. Jamais Thadéus n'avoit regardé avec autant d'intérêt un être souffrant; il lui parle avec amitié, et lui présente son bras pour le soutenir. Le russe accepte; mais avant que les secours fussent arrivés il tombe sans connoissance. Thadéus, obligé de conduire au prince ses prisonniers, recommande à un de ses officiers de veiller sur lui et de le faire porter à côté du palatin pendant le reste de la marche.

A neuf heures du soir l'armée fit halte, le camp fut tracé, et les ordres donnés

pour l'entourer d'un retranchement ; l'exécution en fut confiée à Thadéus. C'étoit une de ces belles nuits du mois de juin, où une température délicieuse règne dans l'atmosphère, comme si les rayons de la lune répandoient la chaleur avec leur douce lumière : son âme étoit en harmonie avec la nature; il marchoit lentement, s'entretenant quelquefois avec les travailleurs, quelquefois livré à ses réflexions. Ses yeux se fixoient sur cette terre dont il avoit été formé et à laquelle dans peu d'instans peut-être il seroit rendu ; il les élevoit vers le ciel, il observoit la marche silencieuse des astres et l'harmonie des sphères : de quel côté qu'il portât ses regards, son âme livrée à une mélancolie qui n'étoit pas sans charmes, se remplissoit de la pensée de la petitesse de l'orgueil de l'homme, en opposition avec la grandeur de l'éternité.

Lorsque le retranchement fut fini, il

se retira d'un pas tranquille, et trouva le palatin éveillé; ses blessures étoient légères, et lui donnoient l'espoir d'être bientôt rétabli. Thadéus lui demanda des nouvelles de son prisonnier. Il est dans sa tente, répondit le palatin, son chirurgien ne le quitte pas, et il espère que sa blessure ne sera pas mortelle.

L'avez vous vu, monsieur, est-il content du traitement qu'il reçoit?

Oui, reprit Sobieski, je l'ai conduit à sa tente avant de me rendre à la mienne, je me suis nommé, et lui ai répété vos offres de service. Il les a reçus avec les plus vives expressions de reconnoissance, et a ajouté qu'il ne pouvoit accuser que sa propre folie, qui l'avoit conduit à l'état où il étoit.

Comment, monsieur, répliqua Thadéus avec surprise, peut-il se repentir d'être soldat? Comment peut-il rougir de la cause pour laquelle il a combattu?

Oui, dit Sobieski, il n'est pas russe, il est anglais. — Il est anglais, et il a pu prendre les armes contre un peuple qui combat pour sa liberté !

Cela est vrai, répondit le palatin, mais il avoue que c'est l'effet de l'exaltation, qu'il y a été entraîné par ses amis. Il est très-jeune, je pense qu'il a à peine votre âge ; tout annonce en lui une naissance distinguée. Il avoit entrepris le tour de l'Europe, sous la direction d'un gouverneur. A Pétersbourg il se lia intimement avec plusieurs seigneurs de la Cour, et particulièrement avec le comte Branicki, chez lequel il demeuroit. Lorsque le comte prit le commandement de l'armée, M. Sommerset (c'est le nom de votre prisonnier) entraîné par sa légèreté et les instances de son hôte, se décida à le suivre comme volontaire, et à chercher à renverser la liberté, tandis qu'il auroit combattu pour elle dans son pays.

Thadéus

Thadéus remercia son aïeul des détails qu'il lui avoit donnés, et charmé que le jeune homme qui l'intéressoit ne fût pas russe, il alla à l'instant dans sa tente.

Un cœur généreux est aussi éloquent à reconnoître les bienfaits que prompt à y répondre, et M. Sommerset reçut son libérateur avec les plus vifs témoignages de reconnoissance.

Tandis que Thadéus, assis à côté du lit du jeune prisonnier, écoutoit les détails de l'histoire que lui avoit déjà racontée le palatin, il ne put s'empêcher de lui demander comment un homme d'un caractère aussi franc que celui qu'il montroit, né dans le pays de la liberté, pouvoit volontairement servir une guerre qui avoit pour objet de réduire une nation généreuse à l'esclavage.

Sommerset écouta ces questions en rougissant; il avoua que tout ce qu'il

pouvoit alléguer pour sa justification, étoit sa jeunesse et sa légèreté.

Je fus entraîné, continua-t-il, par différentes circonstances. Les principes de M. Loftus, mon gouverneur, étoient très-prononcés en faveur de la cour de Pétersbourg; ensuite mon père haïssoit l'état militaire, que j'aimois avec passion, et je ne pouvois trouver une autre occasion de la satisfaire. Je fus ébloui par la peinture que les jeunes-gens qui m'entouroient me firent de la campagne. Je soupirois après l'état de soldat; ils me persuadèrent, et je les suivis sur le champ de bataille, comme je les aurois accompagné au bal.

Mais, reprit Thadéus en souriant, avec l'intrépidité que vous avez témoignée lorsqu'on vous demanda vos armes, on auroit cru que vous défendiez la cause que vous chérissiez.

Certainement j'étois un étourdi d'être

là, mais j'y étois, et je me serois méprisé moi-même si j'avois cédé à ces soldats qui vouloient m'arracher mon épée; cependant lorsque vous vintes, brave Sobieski, c'étoit le destin de la guerre, et je me rendis à un homme généreux.

CHAPITRE IV.

Chaque jour voyoit les blessures de nos deux guerriers se guérir, et l'amitié qui s'étoit formée entre eux s'affermissoit par une estime mutuelle.

Ce ne sont pas les jeunes-gens qui attendent des mois et des années pour juger la valeur réelle des qualités qui les attirent : ils rendent hommage à la vertu dès qu'ils croient l'apercevoir; ils croient à la bonté aussitôt qu'elle se montre à eux. N'ayant pas éprouvé toute la fausseté d'un monde trompeur, ils saisissent comme vrai ce qui leur présente l'apparence de la vérité. Ils n'ont point encore adopté cette doctrine cruelle, qui crée et étend les maux qu'elle affecte de guérir. Tant que nous livrons notre âme aux soupçons, nous

apprenons à tromper ; nous retenons l'expansion de notre cœur, et nous glaçons l'âme de ceux qui nous approchent : ils trouvent dans nos discours et notre conduite une leçon qui leur apprend à réprimer l'expansive sensibilité de leur âme ; et, de cette manière, la chaîne de l'égoïsme et de l'erreur s'étend à l'infini.

A la fin de ce mois, Sobieski reçut l'invitation de se rendre à la Cour, où la Diète devoit s'assembler pour délibérer sur les suites de la victoire de Liélime. Sa Majesté joignoit à cette lettre le collier de l'ordre de St. Stanislas pour Thadéus, en l'engageant à revenir avec le palatin et les autres généraux recevoir les témoignages de sa satisfaction.

Thadéus transporté de joie courut en apprendre la nouvelle à son ami. Sommerset partagea son bonheur, et se rendit

à l'invitation qu'il lui fit d'aller avec lui à Villanow.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde, dit-il, en serrant la main de Thadéus, qui lui parloit avec enthousiasme des vertus de sa mère et des beautés de son habitation.

Avant que le palatin quittât le camp, Sommerset pensa qu'il devoit instruire son gouverneur, M. Loftus, alors à Pétersbourg, des dangers qu'il avoit courus, et de son projet d'aller passer quelque temps à Varsovie avec ses nouveaux amis. Il ajoutoit, qu'ayant obtenu sa liberté de la Cour de Pologne, à la demande du palatin, il profiteroit de cette circonstance pour visiter tout ce que ce pays pouvoit offrir de curieux. Il promit de lui écrire aussitôt qu'il seroit à Varsovie, en lui envoyant ses lettres pour l'Angleterre.

La saison étoit encore très-belle; So-

bieski et Sommerset, presque guéris de leurs blessures, se mirent bientôt en route; ils marchoient avec une foible escorte : pendant le voyage, la conversation pleine de sagesse de Sobieski, l'enthousiasme éclairé de Thadéus, et la vivacité de Sommerset faisoient fuir les heures avec rapidité. Quelques jours après ils arrivèrent dans Masovie, et bientôt ils furent dans les murs de Villanow.

Tous les objets qui s'offroient à M. Sommerset, lui paroissoient nouveaux et enchanteurs. La félicité domestique de son ami lui retraçoit le bonheur dont il jouissoit dans sa famille. Il se rappela enfin la promesse qu'il avoit faite à son gouverneur, et se déroba quelques instans à la société de la comtesse pour écrire à M. Loftus une lettre, dans laquelle étoit renfermée celle qui suit, pour sa mère :

A Lady SOMMERSET.

Au château de Sommerset Leicestershire.

« Il y a plusieurs semaines, ma mère chérie, que je vous ai écrit une longue lettre de Pétersbourg ; je cherchois à vous donner une idée des mœurs de la Russie, et de l'aspect qu'offre cette contrée. Je vous parlois avec détail de la Cour de la fameuse Catherine, et des attentions que le comte Branicki a eues pour moi.

Mais à présent, comment me justifierois-je d'être ici? quelle sera votre surprise en voyant cette lettre datée de Varsovie, et comment pourrai-je adoucir votre mécontentement. Je sais que je me suis écarté des intentions de mon père, en entrant dans un pays qu'il m'avoit interdit. Vous aviez exigé de moi que je ne portasse jamais les armes,

à moins d'une indispensable nécessité; j'ai désobéi à vos ordres, et je n'ai rien à alléguer pour ma justification. L'occasion s'est présentée, et j'ai cédé à la tentation. Je ne puis vous dire toutes les raisons qui m'ont engagé à prendre parti dans l'armée russe, comme volontaire. Nous fûmes défaits par les polonais, à Liélime : le ciel a plutôt récompensé vos prières que puni mon imprudence; j'espère que vous aurez la même indulgence, et ma faute ne se répétera pas.

Mon étourderie m'auroit coûté la vie, si, à l'instant où j'allois périr, je n'avois été sauvé par un jeune officier polonais, de la naissance la plus illustre. Il est le dernier rejeton de la famille du grand roi Sobieski, et son aïeul est palatin de la Masovie, la première dignité de l'État après le trône. Il est un des plus ardens défenseurs des droits

envahis de sa patrie; et dans ce rang élevé, combien il s'est écarté de ce principe du despotisme ! *ignorance et soumission.* Ses paysans sont instruits et heureux. La Masovie ressemble à un jardin; et souvent lorsque je me promène avec le jeune comte, et que je vois la gaîté animer la physionomie des fermiers, et que j'entends les bénédictions qu'ils prodiguent à sa famille, une larme d'attendrissement vient mouiller la paupière de votre étourdi de fils. Je sais, ma bonne mère, que vous ne me croyez point sentimental, mais vous m'avez répété souvent que ce n'est que les sentimens du cœur qui peuvent nous procurer de vrais plaisirs; que si nous nous y refusons, nous devenons semblables à des miroirs qui réfléchissent les beautés de la nature sans en jouir. Vous voyez, maman, que je me rapelle vos leçons, et que j'en profite.

Adieu, chère maman, recevez ainsi que mon père les témoignages respectueux de l'attachement de votre fils. »

PEMBROKE SOMMERSET.

Willanow, août 1792.

A Lady SOMMERSET.

Au château de Sommerset en Angleterre.

(Cette seconde lettre fut écrite trois semaines après la première.)

« Vous savez, ma chère mère, combien votre Pembroke est connu pour faire valoir ce qu'il fait pour ses amis ; dois-je manquer cette occasion de vous dire ce que je quitte pour m'entretenir avec vous.

Il y avoit environ six minutes que j'étois assis sur le gazon, aux pieds de la comtesse et de la princesse Sapieha. Je

lisois à ces dames le poëme des plaisirs de la mémoire. Ces deux dames savent parfaitement l'anglais; elles admiroient ce charmant ouvrage, et me faisoient des complimens sur ma manière de le lire, lorsque le palatin entra et me demanda si j'avois des lettres pour Pétersbourg, devant faire partir un courrier le lendemain. Je me levai à l'instant; je donnai mon livre à Thadéus, et me voici dans ma chambre à griffonner.

Au moment où je vous écris, mon imagination me présente le tableau de ma famille chérie; lorsque cette lettre y arrivera, je vous vois avec ma bonne tante sur le sopha bleu de votre cabinet, votre ouvrage sur une petite table devant vous, Marie dans le coin qu'elle aime, à côté du vieux clavecin, et mon bien aimé père vous apportant ma lettre. Je dois convenir que l'habitude de me retracer ces douces images m'a appris à

les sentir avec plus de force, et que je suis différent de ce que j'étois il y a quelques mois, un étourdi, insouciant et incapable d'aucunes réflexions. L'absence fortifie les liens qui unissent les amis, ainsi que ceux des vrais amans; au moins je le crois ainsi. Au milieu de tous les charmes de la vie que je mène ici, je regrette d'en jouir seul. Certainement je veux vous y conduire pour y passer un été, ou bien y revenir à la fin de mes voyages, et emmener cette aimable famille de gré ou de force en Angleterre.

Dites à ma cousine Marie, qu'alors je lui présenterai la plus accomplie des créatures humaines, mais qu'elle prenne garde à son cœur; c'est une brillante étoile d'une classe à part. Cet astre n'est ni dans sa sphère, ni dans celle d'aucunes femmes; et je ne puis m'empêcher d'être toujours étonné de la profonde

indifférence avec laquelle il regarde les charmantes femmes qui se rassemblent chez la comtesse. Gai, aimable, attentif avec toutes, il les traite avec une politesse égale, et ne conserve le souvenir d'aucunes, tandis que la beauté de sa personne, et l'éclat de ses actions attirent tous les regards sur lui; il paroît ignorer sa supériorité et l'intérêt qu'il inspire. L'influence de son mérite a été si forte sur la jeune noblesse, qu'elle est entrée en grande partie dans l'armée. Cette circonstance jointe à son courage, et ses talens militaires l'ont rendu l'objet de l'attention générale. Les applaudissemens et les acclamations retentissent lorsqu'on l'aperçoit. Lorsque sa voiture paroît dans les rues de Varsovie, le peuple le comble de bénédictions. C'est alors seulement que je vois ses joues se colorer, et jouir de la conviction qu'il est adoré.

Un jour que nous fûmes obligés de nous retirer dans le palais, à cause de la foule qui se pressoit sur ses pas, je lui dis, voilà, mon cher Thadéus, le bouclier qui vous garantit des flèches de l'amour. Votre cœur n'a pas de place pour cette passion; votre maîtresse est la gloire, et elle vous traite trop bien.

Ma maîtresse est ma patrie, me répondit-il; à présent je n'en désire pas d'autre, je mourrois pour elle, et pour elle seule je désire de vivre. Tandis qu'il parloit, tout le feu de son âme brilloit dans ses regards.

Vous êtes un enthousiaste, Thadéus.

Pembroke! répondit-il, d'un ton de surprise et de reproche.

Ce n'est pas moi qui vous juge ainsi, répondis-je en riant; mais il est dans mon pays bien des personnes qui, en vous entendant exprimer de pareils sentimens, vous croiroient fou.

Alors ils m'inspireroient de la pitié, dit Thadéus : ceux qui ne sentent pas fortement ne peuvent pas connoître un bonheur véritable. Mon aïeul m'éleva au sein du patriotisme, et lorsque j'oublierai ses préceptes et son exemple, puisse le ciel m'oublier aussi !

Heureux Thadéus, mécriai-je, combien j'envie votre destinée; vous vivez pour l'honneur; la vertu et la gloire sont le but et la fin de votre existence.

La contenance animée de mon ami changea à ces mots, et prenant ma main il me dit: n'enviez pas ma destinée, Pembroke, vous êtes citoyen d'un pays libre, et en paix avec lui-même; ses droits n'ont point été envahis, votre roi règne sur le cœur de ses peuples, tandis que Stanislas trouve l'oppression dans ses voisins, et l'ingratitude dans ses sujets. N'enviez pas mon sort, je préférerois de passer mes jours dans l'obscurité plutôt

que de trouver la célébrité dans les malheurs de la Pologne. Oh, mon ami! la couronne de la victoire est brillante, mais l'olive de la paix seroit plus chère à mon cœur.

De tels sentimens ont donné un nouveau tour à mes idées. Je n'avois jamais réfléchi; la victoire et la gloire me paroissoient synonymes. Ce sont mes conversations avec Sobieski qui m'ont appris à distinguer la férocité de la valeur, à mettre de la différence entre le défenseur de son pays et celui qui porte le ravage dans une terre étrangère; en un mot, je trouve dans Thadéus toutes les qualités de ce véritable héroïsme dont mon imagination m'avoit tracé le tableau. En voyant la sublimité de son âme et la douceur de son caractère, je pense qu'il est bien peu de personnes qui voulussent croire à la réunion de ces qualités dans le même caractère. »

Pembroke jugeoit bien son ami. Si jamais l'amour désintéressé de la patrie avoit existé, c'étoit dans le cœur du jeune Sobieski. A peine avoit-il fini d'écrire qu'un domestique entra et lui remit un paquet qui arrivoit à l'instant de Pétersbourg; il l'ouvrit et lut la lettre suivante qui lui étoit adressée par son gouverneur.

A M. Pembroke Sommerset, squire.

« J'ai reçu aujourd'hui, monsieur, la lettre dans laquelle étoit renfermée celle que vous écrivez à madame votre mère; vous me pardonnerez si je ne l'ai pas fait partir, et si je retiens encore toutes celles que vous m'enverrez jusqu'à ce que je reçoive votre réponse, que j'attends avec impatience.

Vous connoissez, M. Sommerset, ma réputation dans les sciences, et ma pro-

fondeur dans l'étude des langues. Le marquis d'Invérary, avec lequel j'ai parcouru tout le continent, vous a dit combien j'avois l'usage du monde. Sir Robert Sommerset et milady votre mère furent contens du témoignage qu'il leur donna de mon caractère; mais enfin il n'y a pas d'homme qui ne soit susceptible de foiblesse, et nous ne pouvons oublier ces vers:

Felices ter et amplius
Quos irrupta tenet copula; nec malis
Divulsus quærimoniis
Suprema citius solvet amor die.

Mon malheur est de l'avoir éprouvé.

Vous n'ignorez pas que j'étois connu de la famille Branicki, lorsque j'eus l'honneur d'accompagner le marquis en Russie; la belle parente du comte, l'aimable et savante veuve du baron de Surowkoff, fit alors une singulière attention

à moi, et lorsque je revins avec vous à Pétersbourg, je n'éprouvai pas qu'une courte absence m'eût chassé de sa mémoire.

Vous savez combien nous nous accordions ensemble dans notre zèle pour la cause de la Russie et notre haine pour ce système d'égalité qui parcourt l'Europe. De là ces longues et intéressantes conversations, dont l'objet étoit l'exécution des projets que son dernier mari avoit formés pour renverser ce misérable royaume où vous êtes actuellement.

Je n'ai pas besoin de vous observer qu'elle a autant de beauté que d'esprit; son caractère est aussi fort que sa personne est aimable, et j'aurois été trop modeste si je ne m'étois aperçu que ma figure et mes talens lui plaisoient. Je ne puis dire absolument qu'elle m'a promis sa main, mais sur cet article elle a été aussi loin que sa délicatesse pouvoit le

lui permettre. Je vous dis toutes ces circonstances, M. Sommerset, pour vous prouver que je ne m'avance pas sans preuves. Elle a souvent dit en ma présence qu'elle ne se marieroit jamais qu'à un homme dont l'extérieur lui plairoit, et qui réuniroit à une profonde érudition la connoissance des hommes et du monde; ce que personne ne peut me disputer. J'exige de plus, disoit-elle, qu'il ne diffère point de mes opinions politiques, car sur cet article je ne le céderois à personne. Alors elle me complimentoit, en me disant que je possédois le jugement le plus sain sur la science des gouvernemens. Elle disoit qu'elle se feroit un plaisir de me présenter à la Cour, où elle étoit sûre que l'impératrice apprécieroit mes talens; mais dans ce cas-là elle ajoutoit qu'elle ne voudroit pas être en rivalité dans mon estime avec l'impératrice elle-même. La modestie naturelle à mon caractère

me disoit que ces éloges devoient avoir un autre objet que la justice qu'elle rendoit à mes talens, et je le trouvois dans la partialité que la baronne vouloit bien avoir pour moi.

Etois-je blâmable, M. Sommerset! un homme sensible et honnête devoit-il se refuser aux avances d'une femme du rang et de la réputation de la baronne, quoique je sache que je ne possède plus cette *Lumen purpureum juventæ* qui attire les femmes jeunes et frivoles; je n'ai pas encore cinquante ans, et je devois attendre de la conduite de la baronne un traitement différent de celui que j'ai reçu d'elle depuis mon retour.

Lorsque les Polonais eurent l'insolence de se révolter contre leur illustre souveraine, vous vous rappelez combien toute la noblesse russe fut irritée. La baronne de Surowkoff se déclara avec chaleur; elle en appeloit à ma véracité et à mes

principes. Je lui dis que je pensois que tous les amis de la Czarine devoient prendre les armes contre ce peuple ingrat et rebelle. Le comte Branicki avoit été nommé pour commander l'armée russe. La baronne nous assura qu'elle suivroit son cousin en Pologne.

Que pouvois-je faire alors? J'alléguai mon état, la crainte de mécontenter le père de mon pupille. La baronne tourna toutes mes raisons en ridicule, et finit en disant : faites comme il vous plaira, M. Loftus; ou j'ai été trompée sur votre caractère, ou l'ami de la baronne de Surowkoff doit être plus conséquent; il ne faut pas qu'il se borne à d'inutiles discours, il doit combattre pour la cause qu'il a adoptée et la défendre avec ses armes comme avec son éloquence.

Alors je me décidai, j'offris mes services au comte, et je l'accompagnai à l'armée. Le comte et les jeunes-gens de

la Cour vous persuadèrent de prendre le même parti; et comme je ne pouvois supporter l'idée de vous abandonner, votre père vous ayant confié à mes soins, je fus enchanté que mon approbation confirmât le désir que vous aviez de servir. Ce ne fut que lorsque nous eûmes pénétré en Pologne que vous m'instruisites de la répugnance que milord et milady Sommerset avoient pour l'état militaire. L'ignorance de leurs volontés a été la première source de mes erreurs; et si je les avois connues, mon devoir auroit triomphé de mon dévouement à la baronne; mais je suis né sous une malheureuse étoile, rien n'arrive comme j'aurois pu l'espérer.

A la première décharge je me trouvai mal si subitement, que je fus obligé de me retirer. La baronne apprit cet événement, bien involontaire de ma part, et en conçut un tel mépris pour moi, que tous

tous mes projets ont été déconcertés ; et lorsque je lui rappelai la parole qu'elle ne m'avoit cependant pas donnée positivement, elle rioit; je voulus insister, mais elle éclata en invectives, et me fit fermer sa porte.

Que dois-je faire, M. Sommerset. Cette femme inconséquente m'a entraîné dans une conduite entièrement opposée à la volonté de votre famille. Votre père avoit insisté expressément pour que je ne vous permisse pas d'entrer en Hongrie ni en Pologne. Je vous ai laissé désobéir, et lady Sommerset qui a perdu son père et son frère à l'armée, a formellement déclaré qu'elle ne pardonneroit jamais à l'homme qui feroit naître en vous le goût de la vie militaire.

Quoique vous soyez mon pupille, je m'abandonne entièrement à votre géné-

rosité. Si vous persistez à instruire votre famille des dangers que vous avez courus à Liélime et de votre séjour actuel en Pologne, je serai entièrement ruiné. Je perdrai la bonne opinion que milord et milady Sommerset ont de moi, et l'espérance d'obtenir le riche bénéfice de Sommerset que sir Robert a eu la bonté de me promettre à la mort du présent titulaire. Vous savez, Monsieur, que ma mère et six de mes sœurs ne subsistent que par moi. Si ma promotion n'a pas lieu, elles tomberont dans une détresse qui me fait frémir. Je n'ajoute rien de plus, Monsieur, je connois votre générosité, et je m'y abandonne. En attendant votre réponse, je garde la lettre que vous m'avez envoyée pour Madame votre mère, et tant que je vivrai je demeurerai fidèle à cette ancienne maxime qui est dans l'épître d'Horace à Numicius :

Nil admirari propè, res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere et servare beatum.

J'ai l'honneur d'être,

V.

ANDRÉ LOFTUS.

Pétersbourg, septembre 1792.

P. S. Au moment où je fermois ma lettre, l'ambassadeur d'Angleterre m'en a fait remettre une de votre père, où il vous ordonne de quitter la Russie immédiatement et de retourner en Angleterre, où les motifs les plus pressans vous rappellent; il ne s'explique pas davantage. J'attends vos ordres. »

Cette lettre déconcerta beaucoup Sommerset, il avoit déjà soupçonné que la baronne de Surowkoff s'amusoit de la vanité et du pédantisme de son gouverneur, mais il n'avoit pas cru que sa sei-

gneurie eût poussé aussi loin la plaisanterie; il sentoit que les craintes de Loftus étoient fondées, et comme toutes les probabilités étoient que le recteur de Sommerset, âgé de quatre-vingts ans, ne pouvoit vivre long-temps, il se décida à obliger son pauvre gouverneur, et à garder son secret encore quelques mois. Il lui écrivit pour le tranquilliser, lui promit de ne rien dire à ses parens jusqu'au jour où l'investiture du rectorat le mettroit à l'abri de toute inquiétude, et lui donna rendez-vous à Dantzik pour s'embarquer de là pour l'Angleterre.

Lorsque Sommerset rejoignit ses amis, il leur communiqua les ordres qu'il venoit de recevoir de son père. Cette nouvelle répandit la tristesse dans cette aimable société. La comtesse cherchant à faire diversion dit à Pembroke en souriant : j'espère que nous vous reverrons

bientôt à Villanow ; dites à lady Sommerset que vous avez laissé une seconde mère en Pologne, bien impatiente de revoir son fils adoptif.

Oui, madame, répondit-il, et j'espère qu'il ne s'écoulera pas beaucoup de temps avant que je puisse voir ces deux mères chéries, unies par les liens de l'amitié comme elles le sont dans mon cœur.

Thadéus les écoutoit avec une contenance sombre; il n'avoit point encore été accoutumé aux contrariétés de la vie. Une simple privation l'affectoit comme un malheur réel; sa physionomie, ordinairement brillante d'espérances et de bonheur, exprimoit la moindre peine qui pesoit sur son âme.

Viens, viens, mon Thadéus, lui dit sa mère ! ne songeons pas d'avance à cette séparation : c'est manquer de sagesse que d'empoisonner les heures de bonheur que nous devons passer ensemble par

l'idée du moment de notre séparation.

Cette petite leçon, jointe à un baiser qu'elle imprima sur la joue de son fils, rappela la gaîté, et la soirée se passa plus agréablement qu'on n'auroit pu l'espérer.

Le palatin estimoit beaucoup Pembroke, mais son esprit étoit trop profondément occupé des dangers de sa patrie pour se livrer à d'autres soins. Il voyoit la république sur le bord de l'abîme; son âme indignée attendoit avec fermeté l'éruption du volcan qui alloit l'engloutir. Uniquement occupé de ces pensées et de ses projets de défense, il ne pouvoit regretter le plaisir lorsqu'il s'agissoit de l'existence.

L'impératrice envoyoit des troupes dans le cœur du royaume, le roi de Prusse, contre la foi des traités, refusoit ses secours, et l'empereur d'Allemagne,

suivant l'exemple de ce prince, ne rougissoit pas de manquer à sa parole.

Tandis que la marche des Russes étoit marquée par la violence et le brigandage, Frédéric avouoit hautement l'accord qu'il avoit fait avec la Russie; la Pologne fut attaquée de tous les côtés. Des courriers arrivoient à chaque instant, annonçant que les villages étoient ravagés et les provinces frontières livrées au pillage et au meurtre, sans distinction de sexe ni d'âge.

La Diète fut assemblée, et les Députés délibérèrent avec l'agitation d'hommes qui alloient décider de leurs intérêts les plus chers. L'âme sensible de Stanislas étoit déchirée par le spectacle affreux des maux que souffroit son peuple. Sobieski demandoit avec véhémence qu'on résistât à l'oppression. Le roi lui répondit par un appel à son cœur.

Que me conseillez-vous, lui dit-il! le bonheur de mon peuple n'est-il pas mon

unique objet! et si je ne puis l'espérer, quel avantage trouverai-je à opposer le petit nombre de mes défenseurs aux hordes innombrables vomies par le Nord. Je verrois mes sujets tomber successivement autour de moi, et ceux qui leur survivroient, courbés dans un morne désespoir sur la tombe de leurs frères; la Pologne ne seroit plus qu'un vaste désert.

En vain le Palatin combattit cet argument par les raisons les plus fortes. Stanislas, plus affoibli et abattu par le malheur (1) que par l'âge, n'avoit d'autre désir

(1) Comment Stanislas n'auroit-il pas été affecté des chagrins qu'on lui faisoit éprouver, quand Joseph II lui-même, qui y contribuoit pour une bonne part, souffroit impatiemment l'empire indécent que la Russie exerçoit sur ce prince par son ambassadeur, le baron de Stackelberg. Dans le dessein de manifester à la Cour de Russie son mécontentement, Joseph II chargea M. de Cobenzel, qu'il envoyoit en ambassade en Pologne, de faire quelque scène d'éclat. M. de Cobenzel admis à l'audience pour présenter

que de sauver ses sujets des maux qui les menaçoient. Il ne répondit point, ses yeux se mouillèrent de larmes, il se pencha sur la table qui étoit devant lui, et annula la glorieuse constitution de 1791. Ensuite, avec une émotion déchirante, il signa l'ordre que lui présentoit un officier russe, par lequel il enjoignoit au prince Poniatowski de remettre le commandement de l'armée au général Branicki. Alors Sobieski s'élança du fauteuil où il étoit assis, s'inclina devant son souverain, et sortit en silence. Il fut

---

ses lettres de créance, feint de ne point voir le Roi, et s'adrese à l'ambassadeur de Russie, qui ne quittoit jamais le prince. Celui-ci recule un pas et indique à M. de Cobenzel la Personne du Roi.

Le soir il y eut jeu à la Cour. M. de Cobenzel engagé dans une partie de cartes, affecta de faire une levée sur un roi avec un valet : son adversaire lui faisant observer sa méprise : *j'ai été*, dit M. de Cobenzel, *d'une maladresse singulière toute la journée : j'ai toujours pris les valets pour les Rois.*

suivi par le prince Sapieha et plusieurs des principaux Nobles de la Diète.

Ces mesures pacifiques ne diminuèrent point l'oppression. Lorsqu'elles furent connues, Varsovie se livra au plus grand tumulte. Quatre mille des principaux nobles se rassemblèrent à Villanow; là, ils prirent la résolution de résister de tout leur pouvoir à l'oppression. Le prince Sapieha, Sobieski et Kosciusko furent les premiers qui jurèrent une fidélité éternelle à la Pologne; et Thadéus, mettant un genoux en terre, prit le ciel à témoin du serment qu'il faisoit de défendre jusqu'à son dernier soupir la liberté de sa patrie.

Ce fut pendant ces circonstances orageuses que Pembroke Sommerset dit adieu à ses amis; il partit pour Dantzik, d'où il s'embarqua avec son gouverneur pour l'Angleterre.

CHAPITRE V.

Pendant les mois d'hiver, les préparatifs militaires et les assemblées politiques remplacèrent les fêtes qui embellissoient ordinairement le séjour de Villanow.

La Prusse s'empara de la plus grande partie de la Pomérélie. Catherine soumit à son pouvoir tout le pays qui s'étend depuis la Dwina jusqu'au Boristène, et Frédéric Guillaume annonça que le reste de la Pologne suivroit le sort de Dantzik et de Thorn.

L'insulte et le pillage mirent le comble aux maux des malheureux Polonais. Les députés des provinces furent mis en prison. L'ambassadeur de Russie poussa l'insolence jusqu'à arrêter les provisions

destinées à la table dn roi, pour les faire servir à la sienne. Sobieski fit des remontrances; mais l'ambassadeur, mécontent de ses reproches, et irrité du pouvoir que le palatin conservoit encore à la Cour, ordonna que les terres qu'il possédoit en Lithuanie et en Podolie seroient séquestrées et divisées entre quatre généraux russes.

La confédération de Villanow fit d'inutiles remontrances à l'impératrice; son ambassadeur, non-seulement refusa de les lui transmettre, mais il y joignit la menace de confisquer les propriétés de ceux des nobles qui ne se soumettroient pas, et même les propriétés royales, si sa Majesté se montroit encore disposée à se joindre au parti de Sobieski.

Ces menaces étoient trop humiliantes pour ne pas confirmer les Polonais dans la résolution qu'ils avoient prise de résister à la tyrannie, et ils se préparèrent

à prendre les armes avec autant de calme que d'intrépidité.

Le lendemain, l'ambassadeur fit entourer la confédération par deux bataillons de grenadiers et quatre pièces de canon. Il fut défendu à tout polonais de sortir, sous peine d'être mis à mort sur-le-champ. Le général Rautenfeld avec les officiers de sa division fut envoyé auprès du roi, pour lui déclarer que les choses resteroient ainsi jusqu'à ce que sa Majesté et la Diète se fussent soumis unanimement à la volonté de l'impératrice.

La Diète allégua l'illégalité d'un traité signé sans liberté, au moment où une force militaire empêchoit toute délibération, et où ses principaux membres lui avoient été enlevés; quatre de ses principaux membres et Sobieski venoient d'être arrêtés en se rendant au sénat, comme étant les plus opposés aux volontés de la Russie. En vain la Diète de-

manda leur liberté; Rautenfeld renouvela ses menaces, ajoutant que la diète seroit dissoute si elle ne se conformoit à l'instant et sans conditions aux volontés de sa Cour et de celle de Prusse.

Après de longues et vives discussions, les membres de la Diète résolurent de faire une protestation solennelle contre les mesures de l'ambassadeur de Russie; et voyant que tout ce qu'ils pouvoient alléguer devenoit inutile, ils convinrent de garder un profond silence lorsque le maréchal de la Diète proposeroit le traité projeté.

Ce silence effrayant fut d'abord l'effet du ressentiment, et bientôt celui du désespoir; leurs oppresseurs feignirent de le prendre pour un signe de consentement; et ce terrible silence fut présenté au monde et à la postérité, comme la cession volontaire faite par les Polonais, de tous les droits qu'ils avoient reçus de la

nature, et pour lesquels tant de fois ils avoient versé leur sang.

Le lendemain de cette cruelle journée, le sénat se rassembla dans une maison particulière, et protesta solennellement contre la violence qu'il éprouvoit; et ce fut ainsi qu'au mois de novembre 1793 la Pologne, divisée entre ses ennemis, perdit son rang parmi les Etats de l'Europe. Les terres des nobles furent données à des étrangers, et les citoyens livrés aux horreurs de la famine.

La comtesse Sobieski étoit demeurée seule à Villanow, attendant avec la plus cruelle anxiété la fin de ces terribles événemens. Son père étoit en prison, son fils à l'armée, et le cœur oppressé par les plus vives inquiétudes, elle vit renaître ce printemps où elle craignoit d'éprouver des peines bien plus vives encore.

Les soldats, qui avoient osé conserver

leurs armes, reçurent un nouvel ordre de les déposer. Quelques-uns obéirent, mais les plus courageux allèrent joindre Thadéus Sobieski dans la Prusse méridionale, où il s'étoit retiré au moment de l'arrestation de son aïeul. Il y avoit réuni tout ce qui restoit d'hommes courageux fidèles à la liberté. L'impératrice enjoignit à Stanislas de lui ordonner de licencier ses troupes; le refus du roi en augmenta le nombre, et la guerre recommença avec une nouvelle force.

Thadéus, après avoir fait sa jonction avec Kosciusko, marcha sur Cracovie, dont les citoyens s'étoient soulevés. L'ambassadeur russe donna l'ordre au général Branicki de réduire la ville en cendres; personne ne doutoit de sa cruauté; on se rappeloit au sénat que trente-deux ans auparavant, dans la guerre que la Pologne avoit soutenue contre la Russie, neuf de ses principaux seigneurs furent envoyés à Varsovie

Varsovie avec les mains coupées, et que c'étoit le général russe qui dans cette occasion avoit joué le double rôle de juge et de bourreau.

L'armée de Kosciusko, après plusieurs avantages sur les Russes, entra dans la ville, assez à temps pour secourir les citoyens armés; et après un combat terrible, où les rues furent jonchées de morts, Varsovie se vit pour le moment délivrée de la tyrannie de ses oppresseurs.

CHAPITRE VI.

Thadéus vola à la prison de son aïeul et brisa ses fers, au milieu des acclamations des soldats transportés de joie en revoyant leur vieux général.

Leur allégresse ne dura pas long-temps; bientôt on apprit que Cracovie s'étoit rendue au général prussien Van Elsner, que le roi de Prusse s'avançoit vers la capitale, et que les Russes irrités de la défaite qu'ils avoient éprouvée devant Cracovie, se répandoient comme un torrent dans la campagne.

Ces nouvelles portoient la consternation dans tous les esprits; l'armée polonaise étoit accablée de fatigue, sans habits, sans munitions; il ne lui restoit que son courage.

Le trésor étoit épuisé, les campagnes

ravagées, les villes sans ressources. Le conseil fut assemblé par sa Majesté pour chercher s'il restoit encore quelques moyens; la discussion n'en présenta aucun. Alors Thadéus se lève, et ôtant de son col et de ses vêtemens les pierreries qu'il avoit coutume de porter lorsqu'il paroissoit devant le roi, il met un genou en terre et les dépose aux pieds de sa Majesté : ce sont des bagatelles, lui dit-il, mais je prie votre Majesté d'employer tout ce que je possède pour le service du bien public.

Noble jeune homme, dit le roi, vous m'avez donné une leçon, j'accepte ces pierreries avec reconnoissance ; et se tournant aussitôt vers le trésorier, il lui donne l'ordre d'y joindre sa vaisselle et tous ses joyaux. La moitié sera employée aux besoins de l'armée, et l'autre à secourir les familles de ceux qui ont péri pour nous.

Le palatin loua son petit fils de son dévouement et se réunit à lui, et leur exemple fut suivi de la plupart des nobles. L'armée fut équipée et elle se mit en marche avec un nouveau courage.

Varsovie fut de nouveau bombardée et de nouveau sauvée par Kosciusko, le palatin et Thadéus. Partout où cette petite armée se présentoit, elle portoit la terreur chez l'ennemi et l'espérance dans le cœur de ses concitoyens.

Ils marchoient au secours de la Lithuanie, lorsqu'ils apprirent qu'un de leurs détachemens avoit été battu par Suwarow, et que ce général russe alloit attaquer la capitale.

Kosciusko résolut de le prévenir; il se décida à attaquer Fersen, qui commandoit un autre corps d'armée russe, pour empêcher sa jonction avec la division du général Suwarow. D'après ce plan, il divisa ses forces; le prince Poniatowski

fut chargé de s'opposer à Suwarow, et avec six mille hommes environ, et les deux Sobieski, il s'avança vers Brhescie.

La bataille commença le 10 octobre. Un soleil sans nuages éclairoit cette scène d'horreur. La victoire parut d'abord favoriser les Polonais: Thadéus étoit partout, l'ennemi plioit; mais le général Fersen reçut de nouveaux renforts, et le combat recommença avec plus de furie. Sobieski, à la tête de l'infanterie, ne cédoit pas un pouce de terrein. Kosciusko animoit ses soldats, il paroissoit toujours au milieu du feu le plus vif. Deux chevaux furent tués sous lui. A la fin d'une charge il fut renversé, Thadéus le retint dans ses bras, un cosaque l'avoit blessé par derrière. Les soldats qui l'entouroient prirent l'alarme: notre général est tué, s'écrièrent-ils! des cris de douleur se répétèrent de rang en rang. Le héros les entendit et revint à lui-même; il se pré-

paroît à répondre, lorsqu'il reçut une nouvelle blessure ; Thadéus au même instant est renversé de son cheval.

Alors la consternation devint générale ; Thadéus se débarrassa avec peine des morts qui étoient autour de lui, et se faisant jour à travers l'ennemi, il rejoignit ses camarades, qui fuyoient frappés de la plus vive terreur. En vain il les appeloit, en vain il les pressoit de venger Kosciusko, la déroute étoit complète.

Il se retiroit en combattant avec le seul bras dont il put se servir, lorsqu'il fut arrêté par la rivière de Muchavez, dont les eaux étoient teintes de sang. Cependant il gagne à la nage l'autre bord ; mais affoibli par la perte de son sang, il demeure sans connoissance.

Bientôt le galop des chevaux qui poursuivoient les fuyards, le rappelle à la vie ; il se leve, et se traîne appuyé

sur son épée. Mais quel spectacle s'offrit à lui ! il voit son aïeul étendu sans vie sur la terre ensanglantée. A cette vue il demeure immobile, se jette à genoux devant ce corps inanimé, et cherche à étancher le sang qui couloit de ses larges blessures : il court à la rivière, apporte de l'eau dans son casque, et en jette quelques gouttes sur le visage de Sobieski.

Le vieux guerrier ouvre les yeux, et reconnoît son petit-fils ; il prend sa main : mon fils, lui dit-il, le ciel vous a conduit ici pour recevoir les derniers soupirs de votre aïeul. Thadéus trembloit ; le palatin continua : portez mes bénédictions à votre mère, dites-lui qu'elle cherche auprès de Dieu ses consolations, puisse-t-il vous conserver ! Souvenez-vous que vous devez vous soumettre à ses lois, et être toujours comme votre aïeul fidèle à votre patrie.

Puisse-t-il m'accorder cette grâce, dit Thadéus, en élevant les yeux vers le ciel.

Rappelez-vous toujours, dit le palatin, en élevant sa tête qui retomboit sur le sein de son petit-fils, que vous êtes un Sobieski; ne prenez jamais un autre nom, c'est le dernier ordre que je vous donne en mourant.

Je le promets... Thadéus ne put en dire davantage. Déjà Sobieski n'étoit plus, ses yeux venoient de se fermer pour toujours. En vain il le serre contre son sein; son cœur avoit cessé de battre, déjà il étoit froid et insensible. Il succombe à sa douleur et tombe évanoui à côté du corps de son aïeul.

Lorsqu'il reprit connoissance, il regarda autour de lui; le ciel étoit orageux, quelques rayons blanchâtres de la lune s'échappoient à travers les nuages poussés par un vent violent, et se réfléchissoient sur les armes éparses des morts.

morts. Il étoit seul vivant, au milieu de ces milliers de corps insensibles, qui la veille avoient comme lui le sentiment de leur existence. Sa main droite étoit restée sur le visage glacé de son aïeul; elle étoit humide de rosée : il frissonna, et quittant son habit il en couvrit ce corps inanimé, et s'assit à côté de lui dans un profond recueillement.

Aux premiers rayons du jour, les polonais étant revenus pour rendre les derniers devoirs aux morts, des hussards aperçurent Thadéus assis sur un tertre, tenant la main glacée de Sobieski dans les siennes. Aux cris d'horreur qu'ils poussent à cette vue, Thadéus se lève : mes amis, leur dit-il, je remercie le ciel de vous avoir envoyé; aidez-moi à porter les restes de mon aïeul jusqu'au camp.

Ils obéissent dans un morne silence, et forment un brancard avec leurs sabres. Thadéus pouvant à peine se sou-

tenir monta à cheval et suivit le convoi.

Arrivé au camp, le général Wawrzecki fit déposer le corps dans sa tente, et ordonna à ses aides-de-camp de conduire Thadéus à la sienne. Le jeune comte, appuyé sur le bras d'un officier, demeuroit immobile, Wawrzecki pressa sa main et lui dit : ne craignez rien, Thadéus, tous les honneurs seront rendus aux restes de l'illustre Sobieski. Thadéus s'inclina, et se laissa conduire jusqu'à son quartier.

Ses nombreuses blessures n'étoient pas profondes, mais l'agitation de son âme les rendit plus dangereuses. Sans cesse occupé des chagrins de sa mère, lorqu'elle apprendroit les suites de cette fatale journée, la fièvre s'alluma dans son sein. Il étoit dans cette situation, lorsque son chirurgien lui remit une lettre de la comtesse où il lut ce qui suit :

A Thadéus, comte de Sobieski.

« Consolez-vous, mon fils, consolez-vous pour l'amour de moi ; j'ai vu le colonel Loncza ; j'ai appris toutes les horreurs de la journée du dix ; je sais tout, et je vis encore ! je suis résignée... Mais il m'a dit que vous étiez blessé... Oh ciel ! que je ne sois pas encore privée de mon fils ! Rappelez-vous que vous fûtes l'être le plus chéri par mon père ; rappelez-vous que vous êtes son représentant sur la terre ; que vous êtes toute ma consolation. Conservez vos jours, conservez-les pour votre malheureuse mère. Que ce soit la dernière consolation qu'elle reçoive du ciel ! La Pologne est anéantie, les russes marchent sur la Masovie, je suis trop foible pour vous aller joindre. Venez auprès de moi, que je puisse encore une fois voir mon fils

bien aimé! je vous en supplie, venez. Vous me trouverez plus foible de corps que d'esprit. Il est une sainte consolation qui soutient les cœurs brisés par la douleur; les malheureux seuls peuvent la concevoir ou la sentir. Adieu, mon cher Thadéus : que le souvenir qu'il vous reste une mère soutienne votre courage! Dieu puisse-t-il vous protéger! Vivez pour votre mère, qui n'a pas de mots plus forts pour vous exprimer son affection pour vous. »

THÉRÉSA SOBIESKI.

Villanow, octobre 1794.

Cette lettre répandit un baume salutaire dans l'âme de Thadéus; elle lui apprenoit que cette mère qu'il adoroit, soutenoit ses malheurs avec résignation. Le corps du palatin devoit être transporté le lendemain à un monastère près

de Biala, et il annonça la résolution qu'il avoit prise de l'accompagner.

En vain son chirurgien et le général Wawrzecki s'opposèrent à ce projet, Thadéus fut inébranlable. Le lendemain il fut debout au premier appel du tambour; son uniforme étant noir, il ne portoit aucune autre marque de deuil; mais la pâleur de son visage annonçoit sa profonde douleur. Lorsque la terre se referma sur la tombe de Sobieski, lorsque l'airain retentissant annonça les derniers adieux de l'armée au chef qui pendant cinquante ans avoit combattu pour la liberté de sa patrie, Thadéus tomba à genoux, succombant à sa douleur. Le général Wawrzecki le consola, le ranima, et le reconduisit au camp. Alors n'étant plus soutenu par le sentiment qui l'animoit, ses forces l'abandonnèrent, et pendant plusieurs jours il perdit l'usage de ses sens.

CHAPITRE VII.

A peine le jeune comte Sobieski commençoit à sortir de l'état de foiblesse où ses blessures et les souffrances de son âme l'avoient jeté, qu'il apprit la marche des russes sur Prague, et leurs menaces de bombarder la ville. Cette nouvelle ranima l'ardeur de ses troupes; l'ordre fut donné de partir le lendemain. Thadéus à peine en état de se soutenir à cheval, voulut être à la tête de l'armée; quelles que fussent ses souffrances, il ne croyoit pas qu'elles dussent l'écarter un instant de ses devoirs.

Pendant la route, le spectacle le plus affreux s'offrit à sa vue; des villages entiers livrés aux flammes; des vieillards assis sur les ruines de leurs maisons en

cendres ; des enfans affamés cherchant vainement leur nourriture sur le sein de leurs mères expirantes : partout la désolation et la mort.

O mon pays, mon pays, s'écria Thadéus, que sont mes peines auprès de celles que tu souffres ! ce sont tes malheurs qui déchirent mon âme. Voyez ces horreurs, dit-il, en s'adressant à ses soldats, puissions-nous être les vengeurs de tant de crimes, et Prague voir le dernier acte de cette horrible tragédie.

Malheureux jeune homme, malheureuse contrée ! ce fut en effet devant Prague (1) que se passa le dernier acte de cette tragédie, dont tous les peuples de l'Europe furent spectateurs, sans faire le moindre effort pour en retarder le fu-

(1) Il ne faut pas confondre Prague ou Pragua, petite ville de la Masovie sur la Vistule, avec Prague, capitale de la Bohême. (*Note du Traducteur.*)

neste dénouement. Combien toute idée de vertu est anéantie, lorsque la politique même dédaigne d'en prendre le masque !

Après une marche longue et pénible, l'armée fit halte sous les murs de Villanow. Thadéus engage le général Wawrzecki et ses officiers à se reposer dans le palais. Aussitôt que les tables furent servies, et qu'il eût fait pourvoir aux besoins des soldats, il courut à l'appartement de sa mère ; il se jette dans ses bras, et pendant quelques instans ils demeurent en silence : de cruels souvenirs étouffoient leurs voix, leurs larmes ne pouvoient couler. Enfin la comtesse exaltée par toute la force de l'amour maternel, élève sa tête qui reposoit sur le sein de son fils, et le serrant dans ses bras s'écrie : je te rends grâces, source éternelle de miséricorde, tu m'as accordé encore ce moment de bonheur !

Elle ne put en dire davantage. Thadéus se jetant à ses genoux, la supplia de prendre courage : la comtesse l'embrassa en cherchant à sourire. Pardonnez mon fils, dit-elle, pardonnez à la foiblesse d'une mère; mais allez prendre le repos qui vous est nécessaire, demain nous nous reverrons.

Le lendemain au lever du soleil les troupes se remirent en marche. Le général Wawrzecki demanda la permission de présenter ses devoirs à la comtesse; elle le refusa sous prétexte d'une indisposition; et le comte, à peine remis de l'émotion qu'il avoit éprouvée en faisant ses adieux à sa mère, rejoignit le général; ils arrivèrent bientôt sous les murs de Prague, et les fortifications du camp furent élevées dans la soirée.

La Russie sembloit avoir épuisé ses vastes Etats pour peupler les bords de

la Vistule : de l'est à l'ouest ses armées s'étendoient à l'horizon ; Sobieski comparoit cette multitude de soldats au petit nombre d'hommes intrépides que renfermoit les lignes du camp. Il soupira, et se retira dans sa tente.

A cinq heures du matin les Russes commencèrent l'attaque ; ils combattirent avec une impétuosité digne d'une meilleure cause. Le camp fut forcé et le général Wawrzecki tué ; il ne restoit plus d'espérances que dans Thadéus ; sa présence, ses discours rappeloient le courage dans le cœur de ses compatriotes ; il tenoit tête à toute l'armée. Les Russes, irrités de l'intrépidité de ce jeune héros, tournèrent toutes leurs forces contre lui ; il vit ses compagnons moissonnés, et ses barbares ennemis se servir de leurs corps pour combler les fossés de Prague dont ils forcèrent les portes : un nuage s'étendit sur sa vue ; dans cet instant un

officier livonien le frappa d'un coup de sabre, et l'étendit à terre.

Lorsqu'il revint à lui, tout ce qui l'environnoit étoit tranquille; mais les tourbillons de flammes et de fumée qui s'élevoient au-dessus de la ville, l'explosion d'un magasin à poudre, des femmes, des enfans fuyant de toutes parts, poursuivis par les Cosaques, qui les massacroient sans pitié : cet horrible spectacle lui rappela que sa mère étoit sans défense. Son palais étoit éloigné seulement de quatre milles; et tandis que les Russes étoient trop occupés de meurtre et de pillage pour songer à un seul homme, il eut le temps de se rendre à Villanow.

Il trouve à la porte du palais le général Buthou, qui déjà avoit fait tous ses préparatifs de défense. Il vole à l'appartement de la comtesse, et trouve ses femmes dans la plus grande consternation :

le bruit des canons dirigés contre le camp des Polonais, l'avoit jetée dans des convulsions affreuses. Il approche de son lit et se jette dans ses bras. La comtesse en voyant son fils encore vivant, sent un mouvement de joie la ranimer; ses larmes coulent en abondance; mais la violence des diverses sensations qu'elle éprouve ne lui permet pas de s'exprimer.

Ah, ma mère! s'écrie Thadéus! vous me paroissez si foible..... que faut-il devenir?

Mon fils, reprit la comtesse en baisant son front, qui saignoit encore de sa blessure: avant que nos meurtriers soient ici, j'aurai trouvé un refuge dans le sein de Dieu.

Thadéus, accablé, ne put répondre que par un soupir.—Donnez-moi votre main; je ne puis voir le petit-fils du grand Sobieski s'abandonner ainsi au désespoir. Apprenez de votre mère à vous soumettre

avec résignation. Je ne me suis pas permis une seule plainte, quoique je vous voie couvert de blessures. Notre séparation ne sera pas longue, un petit nombre d'années nous réunira dans un meilleur monde.

Le comte, incapable de parler, pressoit sa main de ses lèvres; elle continua ainsi:

Regardez-moi, mon cher fils, écoutez-moi. La Pologne va devenir la proie des autres nations; je vous conjure, si vous survivez à sa destruction, de vous en éloigner. Cette terre, réduite à l'esclavage, n'offre plus d'asile à un homme d'honneur. Je vous en supplie, allez en Angleterre; c'est un pays libre, ses habitans savent honorer le malheur. Thadéus! pourquoi ne me répondez-vous pas? rappelez-vous que c'est la dernière prière d'une mère mourante.—Je vous obéirai.

Mon fils, continua-t-elle, en tirant un

portrait de son sein, laissez-moi attacher ce médaillon à votre cou; c'est le portrait de votre père. Que ce don vous soit précieux, mon fils! c'est le seul héritage que vous recevrez de lui et de moi; oubliez son injustice, et en mémoire de moi ne vous en séparez jamais. Depuis le moment où je l'ai reçu jusqu'à cet instant, il n'a pas cessé d'être sur mon cœur. Et tant que je vivrai il ne quittera pas le mien, dit Thadéus d'une voix étouffée.

La comtesse alloit répliquer, lorsqu'une explosion soudaine la fit tressaillir. Des cris perçans se font entendre; et les femmes de la comtesse se précipitent dans l'appartement, en s'écriant: les remparts sont minés. A l'instant une partie des bâtimens s'écroule; la comtesse serre son fils contre son sein, et Thadéus, élevant au ciel son ardente prière s'écrie: Dieu, ne pourrai-je trouver un asile pour ma mère!

Bientôt une nouvelle décharge se fit entendre. Alors de nouveaux cris retentissent de toutes parts : tout est perdu, dit un soldat qui paroit à la porte de la chambre et s'enfuit à l'instant.

Thadéus, avec l'accent le plus déchirant, saisit son épée, et s'écrie : ô, ma mère, nous mourrons ensemble. Il la serroit dans ses bras : mais déjà elle n'existoit plus ; toutes ses craintes s'étoient anéanties dans le calme de la mort ; ses regards demeurèrent attachés sur elle comme s'il eût été frappé par un pouvoir qui eût détruit toutes ses facultés.

Le tumulte croissoit, et il n'entendoit rien. Buthou, après avoir jeté un voile sur les restes de la comtesse, parvient à entraîner son ami par une porte dérobée.

Thadéus ne revint à lui que lorsqu'ils furent arrivés à la porte extérieure des jardins ; déjà ils étoient poursuivis par quelques soldats russes ; là Thadéus, rap-

pelant ses forces, leur fait tête avec le général et ses Polonais, et les met en fuite: mais Buthou ne lui permet pas de poursuivre ces malheureux. Alors le comte se retourne, il voit une colonne de feu s'élever sur le palais. Un profond gémissement sort de sa poitrine : tout est fini, s'écria-t-il, en pressant son front de ses deux mains, et il suit les pas du général vers la Vistule.

Bientôt le palais entier est la proie des flammes. Les Russes, craignant pour eux-mêmes, abandonnent le pillage, et apercevant le comte et ses soldats ils s'emparent de la tête du pont, en joignant l'insulte à la menace.

Sobieski, également indifférent aux dangers et à leurs insultes, s'élance à la nage au milieu d'une grêle de balles; il arrive heureusement avec ses Polonais à l'autre bord, où il est protégé par un détachement des habitans de Varsovie, qui

qui regardoient avec effroi les ruines de Prague et les flammes qui consumoient Villanow.

Thadéus, appuyé sur le bras de Buthou, et lui montrant son palais embrâsé: voilà, dit-il, le bûcher consacré aux mânes de ma mère !

Le général ne pouvoit parler, son émotion étoit trop forte; il soutint Thadéus, et le conduisit à la citadelle.

CHAPITRE VIII.

Le général Buthou ne prévoyant pas que Thadéus pût bientôt être rétabli de ses blessures, obtint de lui la permission de rejoindre le prince Poniatowski, qui se défendoit avec le reste de ses troupes près de Sachoryn.

Quelques jours après, le comte se trouvant mieux, sortit pour prendre l'air sur les remparts; là tous les officiers vinrent le saluer; mais les nouvelles qu'ils lui apprirent lui causèrent encore de nouvelles douleurs.

La ville de Prague avoit été rasée; trente mille de ses habitans avoient péri par le fer ou par la flamme. Suwarow avoit épuisé toutes les horreurs de la guerre sur les bords de la Vistule; les

citoyens de Varsovie, intimidés par cet excès d'horreur, avoient envoyé une députation pour supplier sa Majesté d'abandonner les droits de ses malheureux sujets et de leur permettre de détourner, par une prompte soumission, les maux qui avoient accablé les habitans de Prague. Stanislas vit que toute résistance devenoit inutile; les murs de sa capitale étoient environnés de l'artillerie russe prête à les foudroyer au premier ordre de leur général. Il consentit à la demande des habitans de Varsovie, et envoya des députés au camp. Suwarow exigéa que tous les Polonais fussent désarmés, et demandassent pardon de leur conduite passée. Ces conditions furent accordées.

Elles ne le seront pas par moi, dit Thadéus; et à l'instant il se rend au palais, ne sachant quelle détermination prendre.

Lorsque sa Majesté apprit que le jeune comte Sobieski attendoit dans la salle

d'audience, il quitta à l'instant son cabinet pour aller le recevoir. Thadéus se jette à ses genoux sans pouvoir proférer une seule parole; le roi le relève et le presse dans ses bras.

Brave jeune homme, s'écrie-t-il, j'embrasse dans vous le dernier des Polonais qui furent l'ornement et le soutien de ma couronne.

Des larmes amères couloient des yeux du monarque malheureux. Sobieski, aussi ému, lui dit : je viens recevoir les ordres de votre Majesté : je lui obéirai en tout, excepté si elle me commande de remettre à vos ennemis cette épée qui me fut léguée par mon aïeul.

Je n'exige rien de vous, mon noble ami; en acquiesçant aux demandes de la Russie, j'ai cédé aux pressantes sollicitations de mon peuple. Je ne vous demande pas de trahir votre pays; mais hélas, vous ne devez pas sacrifier votre

vie à une cause désespérée. Le ciel a voué la Pologne à l'esclavage; et lorsque dans ses mystérieux décrets il ordonne la destruction des Empires, le seul devoir de l'homme est la résignation; moi-même j'ai reçu l'ordre de nos vainqueurs d'aller ensevelir mes malheurs dans le château de Grodno.

A ces mots, la rougeur de l'indignation colora le visage de Thadéus. Si mon souverain est réduit à recevoir les ordres de nos oppresseurs, s'écria-t-il, la Pologne n'existe plus; il ne me reste qu'à suivre les dernières volontés de ma mère expirante. Votre Majesté veut-elle me permettre d'aller en Angleterre, avant que je sois témoin de ce dernier malheur?

Plût au ciel, dit le roi, que je pusse reposer ma vieillesse et mes douleurs dans cet heureux pays! allez, Sobieski,

mes prières et mes bénédictions vous suivront partout.

Thadéus à genoux pressa de ses lèvres la main du roi.

Levez-vous, mon jeune ami, et prenez cette bague, elle renferme mon portrait; portez-la en mémoire d'un homme qui vous aima, et qui n'oubliera jamais vos vertus, et la loyauté et le patriotisme de votre famille.

On annonça alors le chancelier; et comme Thadéus se préparoit à sortir, le roi l'arrête et lui dit :

Demeurez, comte, il me reste à vous faire une dernière prière. Je suis un roi sans couronne, sans sujets, sans un morceau de terre pour couvrir ma cendre lorsque je ne serai plus. Je ne puis récompenser un des plus fidèles de ces amis dont la barbarie de mes oppresseurs m'a privés. Peut-être dans une nation étrangère le ciel vous réserve des jours plus heureux.

Chargez-vous de la dette de la reconnoissance de votre souverain. Si jamais vous rencontrez le général Buthou, rappelez-vous qu'il m'a sauvé la vie. Je sais que ce brave homme, après la destruction de Prague, a été rejoindre l'armée de mon frère; elle est dispersée, ainsi que tout ce qui me restoit de fidèles soldats. Le général se trouvera dans sa vieillesse sans autres ressources que les secours d'un monde sans pitié; si jamais vous le rencontrez, Sobieski, secourez-le pour l'amour de moi.

Je promets de le protéger, dit Thadéus, ainsi que je prie le ciel de me protéger moi-même. Alors prenant une seconde fois la main de sa Majesté, il sortit.

La Pologne ne pouvoit plus offrir de retraite à un Sobieski; il avoit survécu à la liberté de son pays, et à tout ce

qui lui étoit cher; il avoit vu son roi prisonnier, et ses compatriotes accablés sous le poids de l'insulte et du malheur. Il traversa les rues de Varsovie, pour se rendre à la citadelle; elles étoient désertes; les boutiques étoient fermées: seulement, à de longs intervalles, il rencontroit quelques hommes dont les regards abattus annonçoient qu'ils regrettoient déjà que la demande de la députation eût été accordée. Partout régnoit un morne silence; il soupira en tournant ses regards vers la place où existoit le magnifique palais de ses ancêtres.

Oui, dit-il, voici le moment d'obéir au dernier ordre de ma mère; il ne reste plus de la Pologne que son sol, et de la demeure de mes pères que des cendres.

Le lendemain, dès que le jour parut, il rassembla tout ce qui lui restoit de précieux,

précieux, et monta à cheval deux heures avant l'entrée du général Suwarow.

A la porte de la ville son cheval s'arrêta.

Pauvre Saladin, dit Thadéus, en se penchant sur son cou, veux-tu ainsi que ton malheureux maître jeter encore un dernier regard sur cette ville infortunée !

Arrivé à la porte de la ville, son émotion redoubla lorsque la sentinelle s'approcha de lui, en lui demandant la permission de baiser la main du noble comte Sobieski, avant qu'il quittât la Pologne pour jamais. Thadéus, après avoir serré la main de ce brave homme avec un sentiment de reconnoissance, poursuivit sa route lentement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cette partie du fleuve qui sépare la Mosavie des domaines de la Prusse.

Là il descend de son cheval, et tombant

à genoux, il arrache une touffe d'herbe, la presse sur ses lèvres, en disant un éternel adieu au sol qui l'avoit vu naître.

Oppressé par la douleur, il la met dans son sein comme étant tout ce qui lui reste de sa patrie; et remontant à cheval il traverse le pont.

Lorsqu'on quitte un objet qui vous fut cher, il semble qu'on doive moins souffrir à mesure qu'on s'en éloigne davantage. Sobieski poursuivit sa route avec vîtesse, et bientôt arriva à Dantzik. Là il convint du prix de son passage en Angleterre; mais en calculant l'état de ses finances, il vit qu'il lui restoit à peine de quoi faire les frais du voyage, et qu'il lui étoit impossible d'emmener son cheval.

Cette idée renouvela toutes ses peines; faut-il me séparer de mon fidèle Saladin, se disoit-il à lui-même, de ce fidèle compagnon qui a partagé tous mes dangers!

ce seroit une cruelle ingratitude. Non, je ne reconnoîtrai pas tes services en te livrant pour un peu d'or. Je te chercherai un maître qui, par égard pour mes malheurs, te traitera avec douceur.

Il rentra alors dans l'hôtel, et demanda à un des domestiques quel étoit le maître d'une belle maison qu'il voyoit à l'Est de la ville. Elle appartient à M. Hopetown, répondit-il; c'est un anglais établi à Dantzik depuis quarante ans.

Je suis bien aise qu'il soit anglais, pensa Thadéus; et à l'instant il se décida à lui écrire ce billet.

A M. John HOPETOWN, *Ecuyer.*

Monsieur,

Un officier polonais qui a tout sacrifié au service de sa patrie, excepté l'honneur, s'adresse à vous dans ce moment.

Vous êtes anglais : et à qui une victime de la liberté pourroit – il plutôt avoir recours pour ne pas avoir à rougir d'une obligation ! Je ne puis plus nourrir un cheval avec lequel j'ai combattu dans toutes les actions de cette guerre fatale. Je ne veux pas le vendre ; mais en mémoire de vos ancêtres, qui ont obtenu au prix de leur sang cette liberté qui nous a été ravie, je vous prie de lui donner asile dans votre parc, et de le préserver de tous mauvais traitemens. Si vous accédez à ma prière, votre bienveillance sera toujours l'objet de la reconnoissance d'un malheureux polonais. »

Dantzik, novembre 1794.

Le comte, après avoir mis l'adresse à cette lettre, ordonna qu'on lui amenât son cheval. Quelques jours de repos lui ayant rendu toute sa force, le palfrenier ne pouvoit le contenir, mais sitôt que Thadéus

l'eut pris par la bride, le noble animal reconnoissant son maître, devint doux et tranquille. Thadéus le caressa quelques momens avec tristesse, puis le remit au palfrenier avec la lettre qu'il venoit d'écrire, et lui dit de le conduire chez M. Hopetown, où il le laisseroit avec la lettre, sans attendre de réponse. Il prit ensuite le chemin du port, monta sur le vaisseau, qui au bout d'une heure mit à la voile pour l'Angleterre.

CHAPITRE IX.

Sobieski passoit la plus grande partie de la journée sur le pont, trop absorbé dans ses pensées pour que la conversation des étrangers pût l'intéresser. L'image de Pembroke Sommerset se présentoit à lui comme celle d'un ami perdu depuis long-temps. La plus tendre amitié les unissoit à Villanow, et lorsqu'ils se séparèrent, Sommerset avoit promis de lui écrire. Thadéus avoit perdu à l'armée le porte-feuille où étoit l'adresse de son ami: inquiet de son silence, deux fois il avoit hasardé de lui écrire, mettant seulement sur ses lettres : *à M. Sommerset en Angleterre*, mais point de réponse. Le palatin et la comtesse furent si mécontens de cette négligence et même de cette ingratitude, qu'ils ne permirent plus qu'on le nommât en leur présence; et Thadéus

même en fut si affecté qu'il chercha à l'oublier.

Quand le vaisseau arriva à l'embouchure de la Tamise, l'allégresse des passagers ne leur permit pas de demeurer un instant tranquilles; mais lorsque le dôme de S. Paul parut à leurs yeux, on n'entendit de toutes parts que ces exclamations : *ma maison! mes parens! ma femme! mes amis!* Thadéus, fatigué de ce tumulte si peu d'accord avec les sensations qu'il éprouvoit, se retira dans une des chambres; elle étoit abandonnée. Il éprouvoit que la vraie solitude est celle du cœur, lorsqu'on jette les yeux sur tout ce qui nous entoure, et qu'on ne trouve pas un être dans le sein duquel on puisse verser ses peines, pas un être dont l'âme réponde à la vôtre. Mais aussitôt, rougissant d'une foiblesse qui ne convenoit pas à son caractère, il couvrit son visage de ses mains.

Cependant le bruit redouble sur sa tête. Un des passagers vient le prier de se déranger pour lui laisser prendre ses effets: il faut, dit-il, que je m'habille avant d'arriver; ma mère m'attend à Blackwall.

Thadéus se lève; et voyant qu'il ne pouvoit trouver nulle part le repos, il remonte sur le pont. Déjà le vaisseau avoit jeté l'ancre au milieu d'une cité immense, environnée de navires arrivant de toutes les parties de l'univers. Il regardoit en silence les passagers, se précipitant dans les chaloupes et serrant la main de leurs amis, qui venoient les recevoir: lorsque le capitaine l'abordant gracieusement, lui dit: il est presque nuit, Monsieur, ma chaloupe est là; bientôt la marée ne vous permettroit plus de regagner le rivage; comme il paroît que vos amis ne viennent pas vous chercher, voulez-vous y entrer avec moi?

Le comte le remercia; et après avoir acquitté tous les frais du voyage, il donna une demi-guinée aux matelots pour porter son porte-manteau dans la chaloupe. En reconnoissance de sa générosité, ils se disputoient pour obéir : le capitaine arrachant le porte-manteau des mains de celui qui le tenoit, le jeta dans la chaloupe et y entra avec Thadéus.

Ils ne proférèrent pas une parole jusqu'à ce qu'ils furent au pied des escaliers de la tour. Alors le capitaine envoya chercher une voiture pour le comte.

Le matelot vint bientôt l'avertir qu'elle l'attendoit, et Thadéus y monta aussitôt.

Où faut-il vous conduire, dit le cocher.

Thadéus ne répondit rien.

Où votre honneur veut-elle aller, répéta le matelot.

Dans la tombe! c'étoit la réponse que son cœur vouloit prononcer. Après avoir hésité un instant, à un hôtel garni,

dit-il, en jetant une pièce d'argent dans le chapeau du matelot.

Le cocher ferma la portière, monta sur son siége et partit.

Il étoit sept heures du soir, les lampes étoient allumées, une foule de citoyens de tous les états se pressoit dans les rues. Heureuses créatures, se disoit-il à lui-même, chacun de vous a des amis, une demeure; chacun de vous recevra un sourire en rentrant chez lui. Tandis que moi je suis privé de toutes les consolations de mes semblables. Malheureux Sobieski, que sont devenues tes richesses, ta gloire, et ces amis qui ajoutoient un si grand prix à cette gloire que tu chérissois? hélas tout est détruit pour toi! tout s'est évanoui comme les erreurs d'un songe, dont il ne reste plus qu'un affreux souvenir!

Le cocher s'arrêta à la porte d'un hôtel, dans *Covent garden*, ouvrit la portière,

et lui demanda cinq shellings pour prix de sa course. Thadéus s'acquitta avec lui, et le suivit dans un café où plusieurs garçons vinrent prendre ses ordres.

Il me faut une chambre, dit-il.

A l'instant Jerkins, l'un d'eux, le conduisit dans un salon, où il porta son porte-manteau et lui demanda s'il avoit dîné. Après avoir reçu ses ordres, il se retira, et alla dans la cuisine communiquer ses observations à ses camarades. La noblesse de sa figure, l'étoile brillante de l'ordre de S. Stanislas, dont il étoit décoré, prêtoient à l'étonnement des gens de l'hôtel. Les uns disoient que c'étoit un prince, les autres un roi détrôné, un ambassadeur, peut-être le grand Suwarow lui-même.

Thadéus, épuisé par la fatigue et par l'agitation de son âme, chercha un peu de repos dans le sommeil; mais il fuit les malheureux. Il s'éveilla presqu'aussi

fatigué que la veille, descendit dans le salon, où il trouva un bon feu et son déjeûné prêt. Il sonna, Jerkins apporta le thé.

J'espère que votre seigneurie a bien dormi.

Parfaitement, répondit Thadéus, sans prendre garde qu'on lui parloit comme si on eût connu son rang. Apportez-moi le compte de ma dépense.

Jerkins s'inclina avec respect, se félicitant en lui-même d'avoir parlé à un prince russe avec le respect qui lui étoit dû.

Pendant l'absence du garçon de l'hôtel, Thadéus eut le temps d'examiner l'état de sa bourse; il se rappeloit ce qu'il avoit payé à Dantzik; et de la manière dont il avoit été servi, il ne doutoit pas que ses finances ne fussent tout-à-fait épuisées, il ne lui restoit qu'une guinée et dix-

neuf shellings, et il trembloit que cela ne suffit pas pour l'acquitter.

Jerkins revint avec le compte, il se montoit seulement à une pièce d'or, Thadéus la mit sur la table à thé, donna une demi-couronne à Jerkins, et sortit.

Je suppose, milord, s'écria Jerkins en s'inclinant, que nous vous reverrons puisque vous nous laissez votre porte-manteau.

Thadéus hésita un instant..... Je l'enverrai chercher, dit-il. — Sous quel nom, milord? — Le comte Sobieski.

Jerkins dit avec emphase, en le suivant dans le café : comptez sur moi, M. le comte Sobieski, je prendrai soin des effets de votre seigneurie.

Thadéus, mécontent du zèle trop empressé de ce garçon, ne répondit que par un signe de tête, et sortit.

L'air étoit très-froid et la terre cou-

verte de neige; il traversoit un marché; en voyant les boutiques fermées, il se souvint que c'étoit un dimanche, et par conséquent qu'il étoit impossible de trouver un logement ce jour-là.

Il demeura quelque temps sous les portiques ne sachant ce qu'il devoit faire; dans l'état où étoient ses finances, il lui étoit impossible de retourner à l'hôtel d'où il sortoit. Il souffloit un vent de nord-est très-piquant, accompagné de pluie et de neige; mais sa préoccupation étoit telle qu'il s'en apercevoit à peine. Il marcha sans savoir où se dirigeoit ses pas, jusqu'à ce qu'il se trouvât vis-à-vis l'église de Saint-Martin.

Dieu est mon seul ami, dit-il en lui-même, et dans son temple je trouverai un asile.

Il se préparoit à entrer dans l'église, lorsqu'il vit la foule en sortir. Il demanda

à une vieille femme d'un extérieur décent, si le service étoit fini.

Cette bonne femme fut étonnée d'entendre un homme dont le costume annonçoit qu'il étoit étranger, s'exprimer si bien en anglais.

Il répéta sa demande, et elle lui répondit en souriant : oui, Monsieur, et c'est un plaisir de voir un aussi bel homme avoir autant d'honnêteté.

Thadéus rougit, quoique ce compliment lui fut adressé par une vieille femme. Il lui demanda la permission de lui aider à descendre les escaliers qui étoient devant l'église, et s'informa de l'heure où recommenceroit le service.

A trois heures, répondit-elle. Heureuse la mère d'un tel fils !

La pauvre femme, en parlant, élevoit ses yeux avec une expression de mélancolie et de résignation. Le comte, touché de ses manières, marcha à côté d'elle

jusqu'à la porte d'une maison de peu d'apparence où elle frappa ; là il s'aperçut qu'ils avoient été suivis par une douzaine d'enfans étonnés de son uniforme étranger.

Ah, Monsieur, s'écria-t-elle, ces enfans sont surpris de voir un si beau monsieur faire attention à la pauvreté et à la vieillesse.

Thadéus étoit fatigué de la curiosité de ceux qui l'entouroient ; une petite fille ouvrit la porte, et la vieille femme lui proposa d'entrer et de se chauffer auprès de son petit feu.

Après avoir hésité il accepta son invitation, se baissa pour passer sous une petite porte d'entrée, et suivit mistress Robson, c'étoit le nom de la vieille femme. Elle le conduisit dans une cuisine, petite, mais très-propre. A son approche, un enfant qui étoit sur un tabouret, au coin du feu, courut se cacher

sous

sous les jupons de sa grand'mère, en criant : maman, maman, cachez moi, voilà l'homme noir!

Sois tranquille, William, c'est un Monsieur, et non pas l'homme noir. Je vous demande pardon, Monsieur, mais cet enfant n'a que trois ans.

C'est moi qui vous devrois des excuses, dit le comte en souriant, d'avoir amené dans votre famille un personnage effrayant.

Venez, venez, mon petit ami, dit Thadéus en s'asseyant auprès du feu, et prenant sa petite main; l'enfant se cacha de nouveau sous le tablier de sa grand'mère.

William, William, reprit sa sœur en le prenant par le bras, le Monsieur ne nous fera point de mal.

Le petit garçon leva la tête; et Thadéus ayant quitté sa pelisse et son chapeau, dont le panache l'avoit effrayé, le petit William osa le regarder. Le comte le prit

sur ses genoux : mon petit ami, dit-il en l'embrassant, avez-vous toujours peur de moi ?

Non, dit l'enfant, je vois que vous n'êtes pas l'homme noir qui prend les petits garcons méchans. L'homme noir a le visage noir, et des serpens sur la tête, et vous avez de jolis cheveux; et alors il jouoit avec les boucles qui tomboient sur le front du comte.

Je suis honteuse de recevoir votre honneur dans une cuisine, dit la vieille femme, mais je n'ai pas de feu dans d'autre chambre.

Oui, dit la petite fille, qui étoit âgée d'environ douze ans, ma grand'maman a un joli appartement au premier étage; mais comme il n'est pas loué, on n'y allume point de feu.

Taisez-vous, Nany Robson, dit la vieille femme, vous fatiguez monsieur.

Oh non, pas du tout, s'écria Thadéus,

je dois au contraire la remercier, puisqu'elle m'apprend que vous avez un logement vacant.

Oui, répondit mistress Robson étonnée, mais à quoi peut-il vous être utile ? sûrement un monsieur comme vous ne logera pas dans un pareil appartement.

Pardonnez-moi, mistress Robson, je ne connois pas d'endroit où je puisse être mieux.

Oh monsieur, je serois très-honorée de vous avoir chez moi, mais je crois que vous vous moquez de moi à cause de la hardiesse que j'ai eue de vous recevoir dans une pareille demeure ; d'ailleurs je n'ai qu'une chambre pour vous, je n'en ai point pour votre domestique.

Je n'ai point de domestique.

Alors je servirai monsieur, dit la petite Nany : il a l'air si bon !

Mistress Robson rougit de l'obser-

vation de sa petite fille, et ajouta : si vous ne dédaignez pas ma chambre, monsieur, je me croirai heureuse d'avoir dans ma maison un homme aussi honnête que vous paroissez l'être; mais, pardonnez ma question, votre uniforme me fait croire que vous êtes étranger.

Oui, dit Thadéus, dont la physionomie s'étoit contractée à cette observation; si vous ne craignez pas de recevoir un étranger.....

Comme il plaira à votre honneur, dit la vieille femme : le prix de ma chambre est une demi-guinée par semaine; je vous soignerai comme mon propre fils, car je n'oublierai jamais la manière dont nous nous sommes rencontrés.

Je vais vous quitter un moment, dit-il, en mettant à terre le petit William qui jouoit avec les pointes de l'étoile d'argent de l'ordre de Saint-Stanislas, et ne vouloit plus quitter ses genoux.

Il avoit déjà pris une demi-couronne pour la donner à l'enfant, lorsqu'il se rappela qu'il ne lui étoit plus permis de se livrer à ces mouvemens de générosité. Il retira sa main avec un soupir, et baisant les joues de l'enfant, il lui dit : que ce baiser vous rappelle votre nouvel ami.

C'étoit pour la première fois que Sobieski avoit été forcé de contraindre l'élan de son âme généreuse, et il sentit un mouvement d'angoisse dont il ne pouvoit se rendre compte à lui-même.

Il dirigea ses pas vers Charing-Cross; ses tristes regards se portoient autour de lui; la pluie avoit donné à tous les objets une teinte si sombre, qu'à peine il pouvoit croire qu'il fût dans cette fameuse cité dont il avoit lu de si magnifiques descriptions. Il cherchoit ces superbes édifices qu'il croyoit trouver dans cette ville, souveraine des mers; ces

monumens de grandeur et de magnificence qui étoient l'admiration des voyageurs : tout ce qu'il voyoit lui paroissoit triste et sombre comme sa pensée.

Sachant à peine où il portoit ses pas, il approcha du corps-de-garde de cavalerie du parc Saint-James, et y entra le long de l'allée Bird-cage.

Les arbres étoient dépouillés de leurs feuilles; une neige mêlée de pluie étoit tombée toute la journée. La tristesse de la saison répondoit à celle du cœur de Thadéus. Cependant il éprouvoit une soif ardente; ses lèvres desséchées cherchoient involontairement les gouttes de pluie qui tomboient sur son visage; ses yeux laissoient couler des larmes qu'il vouloit en vain retenir. Livré aux pensées les plus tristes, il marchoit avec une telle vîtesse que la sueur couloit sur son visage, où elle se mêloit à la pluie. Il se rappeloit chaque circonstance des événemens qui

l'avoient précipité du comble du bonheur dans la situation la plus cruelle. Des soupirs douloureux suivirent ces réflexions. Toujours préoccupé, il fit encore deux ou trois fois le tour du parc dans la même agitation. La pluie avoit cessé; mais personne ne passoit. Enfin il s'assied sur une chaise, et demeure les yeux attachés sur un arbre qui étoit vis-à-vis de lui.

Un bruit soudain le tire de son assoupissement; il se retourne et voit deux jeunes gens parlant à haute voix, et dont l'uniforme annonçoit qu'ils étoient du même régiment que les gardes qu'il avoit vus à l'entrée du parc.

Parbleu, Berrington, dit l'un des deux; voilà les bottes les mieux faites que j'aie vues de ma vie, j'ai envie de lui demander si elles ont été faites en Angleterre.

Par la même occasion, répondit l'autre en ricanant, demandez-lui qui a fait

ses jambes, car vous pourriez envoyer les vôtres à changer. — Qui diable peut voir mes jambes à travers mes bottes? — Oh, si c'est pour les cacher, allez vîte lui faire votre question. — J'y vais. Oh! en vérité, il a des bottes parfaitement faites.

A ces mots il s'avançoit vers Sobieski, lorsque son compagnon le retint. — Sûrement, Harwold, vous ne ferez pas une pareille étourderie; cet étranger paroît être un homme de distinction, et il pourroit être offensé de votre conduite. — Malédiction sur lui et sur sa qualité! je parie que c'est quelque malheureux émigré; et le diable emporte moi et mes jambes, si je ne lui demande pas qui a fait ses bottes.

A ces mots, il vouloit entraîner son compagnon, mais Berrington se retira et l'étourdi s'approcha de Thadéus et le salua. Le comte, qui ne pouvoit se croire

croire le sujet d'une pareille conversation, répondit par une froide inclination de tête.

Harwold, confondu de la fierté de son regard, sentit, pour la première fois, qu'il rougissoit de son insolence; cependant il continua sur le même ton :

Je vous prie de me dire, monsieur, où vous avez acheté vos bottes.

Où j'ai acheté mon épée, répondit Thadéus froidement en se levant, et jetant un regard de dédain sur ce fat! puis il se promena lentement dans l'allée, surpris d'une pareille conduite de la part d'un officier anglais. Alors il entendit Berrington rire très-haut, en se moquant de l'air de stupéfaction de son impudent camarade.

Quoi, dit Thadéus en lui-même, est-ce là cette nation si célèbre par son courage et sa générosité? je vois que j'ai beaucoup à apprendre pour con-

noître les hommes : il faut que je les étudie dans eux-mêmes, et non dans leur histoire. Cette étrange rencontre lui fut utile; elle détourna le cours de ses idées, et l'empêcha de s'occuper uniquement de sa situation. Cependant comme la nuit approchoit, il tourna ses pas vers l'hôtel où il avoit logé.

En entrant dans le café, il trouva l'officieux Jerkins, qui apprenant qu'il venoit prendre ses effets alla les chercher lui-même, et envoya un garçon de l'hôtel pour lui amener une voiture.

Un homme habillé de noir étoit auprès de la cheminée, et sembloit fixer ses regards avec attention sur Thadéus, qui marchoit dans le café. Lorsqu'il fut auprès de lui, il l'accosta en lui disant: monsieur, vous me paroissez arriver depuis peu de l'étranger, y a-t-il quelques nouvelles sur le continent? — Monsieur, je n'en sais aucunes.

Cela me paroît singulier, je pensois que vous arriviez du continent!... de la Pologne! le garçon du café me l'avoit dit.

Thadéus se sentit le sang monter au visage. Le garçon du café, monsieur!

Je veux dire, continua cet homme, un peu embarrassé, que le garçon du café nous a assurés que vous étiez un comte, un comte polonais, le comte Sobieski; de là j'ai conclu que vous étiez Polonais. Je vous demande pardon, monsieur, si je vous ai offensé, mais, dans ce temps-ci, on est curieux de nouvelles.

Thadéus, pour toute réponse, fit une inclination de tête, et alla voir si la voiture étoit arrivée. Il pensoit que malgré tout ce que les voyageurs disoient des Anglais, c'étoit le peuple de la terre le plus impertinent.

Non content de ces premières ques-

tions, il suivit encore Thadéus jusqu'à la porte du café où il attendoit sa voiture, en lui disant :

Je crois, monsieur, que je ne me trompe pas, que vous êtes le comte Sobieski, et que j'ai l'honneur de parler au plus brave défenseur de la liberté de la Pologne.

Thadéus s'étant incliné de nouveau : je vous remercie, monsieur, du compliment que vous m'adressez, mais je ne le prends pas pour moi : tous les Polonais, vieux, jeunes, nobles, paysans, étoient les défenseurs de la liberté ; tous également sincères, également braves.

Rien ne pouvoit faire taire notre curieux ; la voiture arriva, mais il poursuivit encore.

Je pense que la plupart de ces patriotes ainsi que votre seigneurie, ont pris soin d'emporter leurs richesses d'une terre

à présent abandonnée à la destruction.

Pendant un moment Thadéus s'oublia lui-même pour sa patrie; ses droits et ses malheurs se présentèrent à son esprit avec une nouvelle force. Puis se remettant. Non, monsieur, non, il n'est pas un Polonais qui en ait pu concevoir la pensée. J'ai laissé dans ma Patrie tout ce qui m'étoit cher, tout ce que je possédois; et ce n'est qu'au moment où j'ai vu préparer les chaînes qui lui étoient destinées que je me suis éloigné, ne pouvant diminuer ni détourner ses malheurs.

La chaleur de son discours, et l'élévation de sa voix avoient attiré l'attention de tous ceux qui étoient dans la chambre, lorsque Jerkins entra avec ses effets. Sobieski monta dans la voiture, se trouvant heureux de finir une conversation qui réveilloit toutes ses peines.

Pauvre enthousiaste, s'écria le curieux, tandis que la voiture s'éloignoit!

il est dommage qu'un si beau jeune homme ait su si mal tirer parti de sa naissance et de ses autres avantages.

Il me paroît, s'écria un vieux ecclésiastique assis dans un autre coin, qu'il a fait le meilleur usage de ses talens; et si j'avois un fils, j'aimerois mieux qu'il eût de pareils sentimens que de lui voir posséder des millions. Cela peut être ainsi, s'écria le questionneur, avec une expression de dédain : *différens esprits s'attachent à différens objets* : celui-ci s'est décidé pour le merveilleux et l'extraordinaire, et voilà quelle a été la fin de la route qu'il a choisie.

Certainement, observa une autre personne, les jeunes-gens devroient être élevés avec les idées du bien et du mal, et plus de raison et de prudence; je n'aimerois pas que mon fils exposât ainsi ma propriété et sa vie. Cependant, en entendant un discours semblable à celui

de ce brave étranger, on ne peut s'empêcher de penser que c'est beau et très-beau.

Vous avez raison, dit le curieux, c'est beau en vérité, mais trop beau pour être imité; cela nous meneroit, comme lui, à être dénués de tout; car il paroît, de son aveu même, qu'il est sans argent, et je sais qu'il étoit maître, il y a un an, d'une fortune immense, qu'avec tous ses talens il a si bien gouvernée qu'il en a vu la fin.

Il est donc dans le malheur, s'écria l'ecclésiastique? et vous le connoissez!

Le curieux rougit, balbutia quelques mots et prit son chapeau : je vous demande pardon, Messieurs, dit-il en regardant sa montre, j'ai un rendez-vous; et il se pressa de sortir sans écouter le docteur Blackmore, ce bon ecclésiastique, qui se hâtoit de le suivre pour lui demander la demeure de l'étranger.

Quel est ce fat? s'écria le docteur en

rentrant, fâché de n'avoir pu en tirer d'explication.

Je ne sais pas, répondit le garçon de café; je le vis hier ici pour la première fois, il vint le soir pour passer la nuit, et ce matin il déjeûnoit lorsque ce gentilhomme étranger traversa le café, suivi de Jerkins qui le nomma à haute voix lorsqu'il fut parti. Cet homme demanda qui il étoit. Jerkins le satisfit, et ajouta qu'il étoit venu la veille et qu'il reviendroit dans la soirée. Cet homme est reté ici à l'attendre depuis ce moment; et lorsque le gentilhomme étranger est venu, il lui a adressé la parole comme vous l'avez vu.

Ne savez-vous rien de plus sur lui ?

Non, Monsieur.

Sûrement, s'écria celui qui avoit déjà parlé, et qui se leva pour suivre M. Blackmore, il est de notre devoir de secourir les infortunés; mais la charité

doit commencer par nos compatriotes, et peut-être est-il heureux que nous n'entendions plus parler de cet étranger : nous pourrions nous attirer beaucoup d'embarras inutiles, car vous savez que les Polonais n'ont rien à prétendre de nous.

Certainement, reprit le docteur, ils n'ont de droits que ceux qu'on ne peut disputer à aucune créature humaine, ceux de la nature. Tous les hommes ont eu les souffrances pour héritage, et si nous n'essuyons pas mutuellement nos larmes, le malheur nous restera seul sans consolation.

Ah, docteur! s'écria son compagnon, en le quittant à l'extrémité de Charles street, vous avez toujours les meilleurs argumens, vous possédez la logique et Aristote.

Non, mon ami, mes argumens ne sont que chrétiens; ma logique est la nature, et la Bible est mon maître.

Ah voilà que vous avez encore raison! Vous autres ecclésiastiques, vous êtes comme les gens de loi : il est aussi difficile de se tirer de l'église que de la chancellerie. Quoi qu'il en soit la charité est votre commerce, je ne veux pas vous en disputer le monopole. Bon soir, si je restois plus long-temps, vous me feriez croire que le blanc est le noir.

Le docteur Blackmore lui serra la main et retourna chez lui en déplorant l'égoïsme de son ami, et songeant à cet intéressant étranger, dont les malheurs l'affectoient d'autant plus qu'il ne pouvoit espérer de lui être utile.

CHAPITRE X.

Le comte Sobieski fut reçu cordialement par sa digne hôtesse, et jamais il n'eut plus besoin que dans ce moment des secours de la bienveillance. Une toux violente s'étoit jointe à la fièvre qu'il avoit apportée de Pologne, et bientôt il fut réduit à un tel état de foiblesse qu'il ne pouvoit sortir de son lit.

Mistress Robson fut très-affligée de sa maladie; elle lui rappeloit celle de son fils qu'une consomption, suite de ses excès, avoit entraîné au tombeau.

Thadéus s'abandonna entièrement aux soins de cette femme respectable; il ne lui restoit pas d'argent pour avoir un médecin, et il prenoit par complaisance tous les remèdes qu'elle lui présentoit.

D'après ses conseils il demeura plusieurs jours auprès d'un grand feu, ses rideaux tirés, ses fenêtres fermées, et dans une chambre absolument privée d'air. Elle le conjura inutilement de lui permettre d'aller chercher l'apothicaire qui avoit soigné son fils; le comte fut inflexible. Mais la maladie prit un caractère plus grave, et Thadéus tomba dans un tel délire que ne pouvant plus résister à ses craintes, elle envoya chercher M. Vincent.

Docteur, s'écria-t-elle en l'entendant monter, le plus aimable jeune homme qui ait jamais paru sur la terre, se meurt dans cette chambre; il ne vouloit pas que je vous fisse appeler, mais à présent il est dans le délire le plus affreux.

M. Vincent entra dans la chambre, tira les rideaux du lit, et trouva Thadéus sans connoissance. Mistress Robson, à cette vue, poussa un cri d'effroi.

Calmez-vous, ma bonne femme, dit le docteur, votre malade n'est pas mort; éloignez-vous jusqu'à ce que vous soyez plus tranquille; je vous réponds que lorsque vous reviendrez il aura repris ses sens.

Mistress Robson, regardant toutes ses paroles comme des oracles, sortit de l'appartement.

M. Vincent s'étant aperçu que la chaleur extrême de la chambre avoit dû contribuer à l'augmentation de la fièvre de son malade, donna de l'air à l'appartement, diminua le feu, ôta une partie des couvertures; ensuite élevant sa tête, il lui fit avaler des gouttes spiritueuses. Le comte ouvrit les yeux, prononça quelques mots sans suite; et bientôt mettant la main sur son front parut chercher à rappeler ses idées.

Mistress Robson étant rentrée en ce moment dans la chambre, remercia beaucoup le docteur.

Il faut que le malade soit saigné, dit M. Vincent, je vais chez moi chercher mes instrumens et mon aide; en attendant, il faut que toutes les choses restent dans l'état où elles sont. La chaleur seule de votre appartement auroit suffit pour donner la fièvre à un homme en santé.

Lorsque l'apothicaire revint il vit que ses ordres avoient été exécutés. Thadéus fut saigné et s'évanouit.

Pauvre jeune homme, s'écria M. Vincent en bandant son bras. Regarde Tom, quelles cicatrices il a dans la poitrine? Certainement celui-là est un vrai soldat. Comment nommez-vous votre locataire. — M. Constantin, répondit-elle; mais pour l'amour de Dieu, faites-le revenir de son évanouissement.

M. Vincent lui fit avaler quelques gouttes, et à l'instant il ouvrit les yeux, et appela mistress Robson par son nom. La bonne femme en fut si enchantée

qu'elle prît sa main en fondant en larmes. Son action fut si vive que Thadéus, revenu entièrement à lui-même, et voyant l'émotion de cette femme et des personnes qui entouroient son lit, connut tout le danger de l'état dont il sortoit.

Venez mistress Robson, dit l'apothicaire, il faut du repos au malade. Comment vous trouvez-vous, Monsieur?

Thadéus avoit parfaitement repris connoissance, mais il se sentoit très-fatigué; il remercia le docteur, et témoigna sa reconnoissance à sa bonne hôtesse.

M. Vincent, voyant l'heureux succès des remèdes qu'il avoit employés, se retira avec son aide; il fut suivi par mistress Robson, qui en entrant dans la cuisine fondit en larmes.

Ma bonne femme, dit le docteur, pourquoi vous affliger, le malade n'est-il pas mieux?

Oui, dit-elle en s'essuyant les yeux,

oui, mais ce lit, mais cette scène! tout m'a rappelé les derniers momens de mon malheureux fils. Ce spectacle me déchire encore le cœur. Ah! si mon enfant avoit été aussi bien préparé à mourir, je pense que je serois moins malheureuse. Puisse le ciel sauver M. Constantin! vivra-t-il, docteur?

Je l'espère. Sa fièvre est invétérée, mais il est jeune; et avec beaucoup de soins nous pourrons le sauver.

Dieu puisse-t-il vous entendre! car c'est le meilleur des hommes. — Est-il anglais? — Non... c'est, je crois, un émigré.

Un émigré, s'écria Vincent en abaissant ses sourcils en signe de mécontentement; quoi c'est un malheureux français! bon Dieu, cette ville est inondée de ces gens-là!

Non, docteur, s'écria mistress Robson, dont l'orgueil et la sensibilité avoient été

été blessés par l'espèce de mépris du docteur pour son locataire, non, docteur. Il a une montre entourée de diamants, des médaillons entourés de diamants; ainsi docteur vous ne devez pas craindre de lui donner vos soins par charité. D'ailleurs je vendrois plutôt la robe que je porte.

Ne soyez pas fâchée, mistress Robson, dit le docteur, fort adouci par l'explication qu'il venoit de recevoir; mais nous voyons le pain de nos enfans et de nos pauvres dévoré tous les jours par tant de gens qui..... Si vous saviez combien de fois j'y ai été atttrapé ! Cependant, d'après ce que vous me dites de notre malade, c'est bien différent.

Soyez sûr, répliqua-t-elle, que si vous guérissez M. Constantin il vous paiera aussi bien qu'un anglais.

Cette dernière assurance dissipa tous les soupçons de l'apothicaire; et après

avoir ordonné ce qu'il falloit faire prendre au malade, il se retira avec la promesse de revenir le soir.

Lorsque le comte Sobieski quitta l'hôtel où il étoit débarqué, il avoit été tellement impatienté de l'impertinence de l'homme qui l'avoit abordé, qu'il s'étoit décidé à quitter un nom et un titre qui l'exposoient à la curiosité de l'insolence et de l'insensibilité ; il s'étoit contenté de donner celui de Constantin à mistress Robson.

A la fin de la semaine il fut en état de sortir de cette chambre où il avoit tant souffert. Sa guérison avoit été retardée par l'inquiétude où il étoit sur les moyens de satisfaire à l'avidité de l'apothicaire, qui avoit multiplié les remèdes et les visites dès qu'il avoit été sûr d'être payé. Jamais Sobieski n'avoit été accoutumé aux obligations pécuniaires, et plusieurs fois il sentit au fond de son cœur

le regret que la mort ne l'eût pas débarrassé de l'inquiétude qu'elles lui donnoient.

Mistress Robson s'étoit aperçu que lorsqu'elle le laissoit seul et livré à ses réflexions la fièvre devenoit plus forte ; aussi elle avoit soin d'envoyer auprès de lui Nany ou le petit William, pendant tout le temps qu'elle étoit obligée de rester dans sa boutique.

La gentillesse et la vivacité de cet enfant avoient gagné l'affection du comte, toujours sensible aux charmes de l'innocence et de la simplicité ; il sourioit à la naïveté de son petit babil, le prenoit sur ses genoux, jouoit avec lui et oublioit ainsi ses peines. Bientôt ses forces commencèrent à revenir, et il fut en état de sortir.

Une belle gelée avoit succédé aux brouillards malfaisans du mois de No-

vembre; il sentit le besoin de respirer un air plus pur; et après avoir entendu les objections de la craintive mistress, il s'enveloppa de sa pelisse et sortit avec le petit William, en promettant de ne pas aller plus loin que la ménagerie du roi.

L'enfant jouoit devant lui, la vivacité de l'air animoit tous ses mouvemens. Dans ce moment une voiture du roi traverse avec rapidité la porte de Charing-Cross. L'enfant effrayé jette des cris perçans et tombe au milieu de la route. Thadéus s'élance, saisit les rênes des chevaux prêts à l'écraser et les arrête. Le peuple s'assemble; le comte tâche d'appaiser la frayeur de son petit ami; mais s'apercevant que cette scène attiroit la foule, dont l'attention se portoit sur son costume et sur le panache qui ajoutoit encore à l'élévation de sa taille, il prend l'enfant dans ses bras, traverse la

promenade, et regagne sa demeure, suivi d'une partie des spectateurs.

Mistress Robson, voyant le peuple assemblé et son petit-fils jetant les hauts cris dans les bras du comte, sort de sa boutique pour savoir la cause de tout ce tumulte. Thadéus répond simplement que l'enfant avoit été effrayé, et rentre dans la maison où il se jette sur un siége, sentant ses forces épuisées. Ce fut le petit William qui dit à sa grand'mère que si M. Constantin n'avoit pas arrêté les chevaux il auroit été écrasé sous leurs pieds. Alors le comte fut obligé de raconter ce qui étoit arrivé; et la bonne femme le combla de bénédictions.

Vous attachez trop de prix à cette action dit Thadéus, elle est toute simple et ne mérite pas vos remercîmens.

Voilà comme vous êtes, M. Constantin : tout ce que vous faites n'est rien, et le plus petit service que je vous rends

vous l'élevez jusqu'au ciel. Puisse-t-il vous bénir!.... Votre promenade vous a-t-elle fait du bien?

Oui, dit-il; je crois qu'elle m'a fait du bien. En finissant ces mots, il laissa tomber quelque chose qu'il avoit dans ses mains, et s'appuya contre le mur, ne pouvant plus se soutenir.

Bon Dieu! qu'avez-vous donc, s'écria mistress Robson, en le voyant dans cet état!

Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il, en revenant à lui, et prenant sa pelisse qu'il avoit laissée tomber; ce n'est rien; je vais monter dans ma chambre.

Mistress Robson, effrayée de ses regards et de son agitation, le suivoit toujours. — Je vous prie, M. Constantin. — Ma chère madame, dit-il, en se retournant, je ne suis pas bien, la promenade m'a fatigué; laissez-moi seul quelques instans, vous m'obligerez.

Comme il vous plaira, monsieur : Pardonnez-moi si mes attentions vous fatiguent, je voudrois toujours être auprès de vous pour vous servir; cependant je sens tout l'intervalle qui est entre vous et moi, et....

Thadéus lui serra la main, et rentra dans sa chambre. Ayant fermé la porte il chercha avec soin dans tout l'appartement, et se jeta sur un fauteuil en se couvrant le visage de ses deux mains. Elle est perdue! que deviendrai-je! que deviendra cette pauvre femme dont j'ai consommé la subsistance!

Son chagrin n'étoit que trop réel. Cette montre dont le prix devoit acquitter les frais de sa maladie, et tout ce qu'il devoit à mistress Robison, lui avoit été volée dans la foule, et il ne s'étoit aperçu de cette perte qu'en ce moment même.

Il demeura quelques minutes entiè-

rement absorbé, et n'osant pas même songer à sa situation. Ce n'est pas pour moi que je souffre, se disoit-il à lui-même; mais cette pauvre femme qui a peut-être contracté des dettes pour me servir! je ne puis soutenir cette idée. Enfin se levant brusquement il s'écrie :

Il faut prendre un parti. Puisqu'elle est perdue, il faut chercher une autre ressource; je vendrai ce qui me reste, je ne puis soutenir cette incertitude.

Soudain il se précipite sur le tiroir qui renfermoit tout ce qu'il possédoit.

C'étoit quelques bijoux qui lui avoient été donnés par sa mère; une paire de pistolets que son aïeul avoit mis à sa ceinture, le matin de cette terrible journée du dix octobre; le portrait du palatin étoit à côté.... il sembloit sourire à son petit-fils. Thadéus le prit, le porta à ses lèvres avec véhémence, et se couvrit le visage de ses mains.

Me

Me séparer de ces pistolets seroit un sacrilége! alors sans hésiter davantage il mit dans sa poche un crayon d'or, des boutons de diamants, et sortit en se glissant par la cuisine sans être aperçu.

En tournant le coin de Leicester-Square, il aperçut un homme qui marchandoit un chapeau. L'idée lui vint que le marchand étoit un juif qui pourroit lui acheter sa pelisse : de cette manière, il conserveroit encore les dons que sa mère lui avoit faits dans des temps plus heureux, et que le souvenir des caresses qu'elle y joignoit lui rendoit si précieux. Il aborde le juif, et le prie de le suivre dans une cour voisine. Le juif y consent, et tout en marchant lui demande ce qu'il vouloit acheter.

Je ne veux rien acheter; je veux vendre cette pelisse : le juif l'examine. — Elle est noire..... doublée de

martre..... elle est brodée.... personne ne porte de broderies..... je ne pourrai jamais m'en défaire.—Voilà votre réponse, dit Thadéus! — Arrêtez un moment, reprit le juif, quel prix en voulez-vous ? — Ce que vous voudrez m'en donner. — Je ne puis vous en offrir que cinq guinées.

Il y avoit peu de mois qu'elle avoit coutée au comte douze fois plus; mais il avoit trop besoin de se procurer de l'argent, pour ne pas accepter son offre, quelque modique qu'elle fût.

A peine avoit-il fait quelques pas, que la rigueur du froid lui fit sentir la privation de cette pelisse, dont il s'étoit défait sans regrets; mais il étoit trop accoutumé aux rigueurs de la fortune, pour être affecté de l'inclémence des saisons.

Il marchoit en calculant la somme

dont il avoit besoin, et il voyoit que celle qu'il avoit reçue du juif n'étoit pas la moitié de ce qui lui étoit nécessaire. Alors il se décida à aller dans une des boutiques que mistress Robson lui avoit fait connoître, en lui parlant des désordres de son fils, qui l'avoit ruinée.

A la faveur des lampes allumées, Thadéus aperçut à travers les vîtres un homme d'un extérieur honnête; cependant il hésite : le juif à qui il avoit eu affaire étoit un misérable; mais son orgueil avoit plus à souffrir de se présenter devant un homme honnête, comme un malheureux sans ressources. Il délibéroit encore, lorsque l'embarras où se trouvoit mistress Robson revient à sa pensée : à l'instant il se décide, et enfonçant son chapeau sur ses yeux il entre dans la boutique.

Le marchand étonné de la dignité de son maintien, et de l'idée de son rang,

que lui indiquoit l'étoile de l'ordre de Saint-Stanislas, le fixa en tenant la boîte qu'il lui avoit présentée. Le comte blessé de ses regards, répéta sa demande avec hauteur : le marchand n'hésita plus. Il avoit été accoutumé à de pareilles demandes de la part des émigrés français; mais il y avoit une dignité et un air de supériorité dans la personne du comte qui imprimoient le respect; il ouvrit la boîte et lui demanda quel prix il vouloit avoir de ce bijoux.

C'est à vous de le fixer, répondit Thadéus, vous voyez que c'est de bon or.

Oui, répliqua le marchand; mais je ne puis vous donner plus de trois guinées de ce bijoux. Quoiqu'il soit d'un beau travail, il n'est point à la mode en Angleterre; il n'est bon qu'à être fondu. Thadéus le lui abandonna pour ce prix modique, et sortit le cœur serré.

Mistress Robson fermoit sa boutique lorsqu'il rentra ; elle ne pouvoit en croire ses yeux. Bon Dieu, monsieur, où avez-vous donc été! je vous croyois dans votre chambre; mon petit William se désole de ne pas être avec vous.

Thadéus n'avoit point de réponse préparée : un sentiment de justice et un reste d'orgueil, que toute sa philosophie ne pouvoit réprimer, lui faisoient craindre de laisser connoître à son hôtesse l'embarras où il se trouvoit.

J'ai été me promener, mistress Robson. — Je pensois que vous reposiez ; vous étiez si pâle lorsque vous êtes rentré avec le petit William! vous vous êtes encore fatigué.

Non, madame, l'aventure de William m'avoit fait beaucoup de mal; pour me remettre j'ai été prendre l'air : je suis bien fâché de vous avoir inquiétée.

Ce discours satisfit la bonne hôtesse. Thadéus se retira; et bientôt les fatigues et les agitations de la journée le firent tomber dans un profond sommeil qui répara ses forces.

CHAPITRE XI.

Le lendemain, le comte se trouva beaucoup mieux à son réveil; et lorsque Nany vint avec le petit William lui apporter son déjeûner, il la pria d'envoyer faire ses complimens à M. Vincent; et comme il se trouvoit très bien de le prier d'apporter son compte.

Mistress Robson ne pouvant oublier la conduite de l'apothicaire, se chargea elle-même du message; c'étoit un espèce de triomphe pour elle que de faire sentir à M. Vincent l'injustice de ses soupçons.

Elle rentra un quart d'heure après suivie du garçon de l'apothicaire: le mémoire se montoit à trois guinées. Thadéus le paya à l'instant; et lorsqu'il fut

seul avec mistress Robson il lui témoigna le désir qu'il avoit de s'acquitter avec elle; mais, ajouta-t-il, c'est la moindre partie de la dette que mon cœur a contractée pour les soins maternels que vous m'avez rendus.

Oh! non, monsieur, cela me fend le cœur de prendre un shelling de vous; mais ces pauvres enfans, s'écria-t-elle, en les prenant chacun par la main avec la plus vive expression! ils n'ont de ressources qu'en moi. Le quartier de mon loyer est échu depuis hier, autrement j'aurois rougi de me conduire comme le docteur Vincent.

Ma bonne dame, répondit Sobieski, en lui avançant une chaise, je suis sensible à votre bonté; mais cet argent vous est dû, et en vous le remettant je conserverai toujours la même reconnoissance pour l'amitié que vous m'avez témoignée quoique étranger.

Eh bien, monsieur, reprit mistress Robson, aussi embarrassée que si elle avoit fait un vol : voici ma note, Nany m'apportera ce que vous lui remettrez ; j'ai tout écrit avec exactitude; et la bonne femme toute déconcertée, sortit de la chambre.

Les yeux de Thadéus la suivirent avec un sentiment d'admiration et de respect : Nany, dit-il, après avoir vu à quelle somme se montoit le mémoire, porte à ta grand'mère ces deux guinées et demie, et présente lui mes remercîmens. Dis-lui combien j'ai été étonné de son économie.

Lorsque cette affaire fut terminée, le comte se sentit soulagé d'un grand fardeau ; mais considérant le reste de sa fortune, il pensa qu'elle ne pourroit le faire vivre un mois. Il falloit chercher quelques autres ressources, car il ne pouvoit supporter l'idée d'être réduit une

seconde fois aux tourmens qu'il venoit d'éprouver; il se mit donc à chercher en lui-même tous les moyens qu'il pouvoit avoir pour fournir à sa subsistance.

Ses talens en musique ne pouvoient lui servir, l'idée de paroître en public le révoltoit; sa jeunesse et sa qualité d'étranger ne lui permettoient pas de songer à tirer parti de ses connoissances en littérature. A la fin il pensa que la peinture étoit son unique ressource; il avoit toujours été passionné pour cet art. Il se décide et envoie Nany lui acheter de l'encre de la Chine et des pinceaux.

Lorsqu'il eût terminé une demi-douzaine de dessins, il songea à les porter dans une de ces boutiques d'estampes qu'il avoit remarquées; mais se rappelant l'impression que son costume avoit faite sur le marchand revendeur, pour éviter d'exciter la curiosité, il prend le parti de quitter tout ce qui lui restoit de son

rang et de sa fortune. A cet effet il se procure un chapeau rond et une redingotte, et après avoir ôté de sa veste l'étoile d'argent qui la décoroit, il dirige ses pas vers Newport street où il avoit vu les boutiques des marchands d'estampes. A mesure qu'il avançoit, ses espérances s'évanouissoient, et il sentoit ses craintes et sa répugnance augmenter.

Arrivé enfin à la porte de la première boutique, il hésite un instant; mais bientôt, honteux de son irrésolution, il entre et jette les dessins sur le comptoir, en disant: voilà des paysages que j'ai à vendre, voulez-vous les acheter, monsieur?

Le marchand les prit sans daigner regarder celui qui les présentoit: — un, deux, trois, quatre.... une demi-douzaine..... combien en demandez-vous? —Je ne connois pas le prix de ces sortes de choses, reprit Thadéus.

A ces mots, le marchand pensa qu'avec de l'adresse il pourroit les avoir à bas prix, et avec un air de dédain, il lui demanda où il avoit pris ces sites.

Ce sont des vues faites de souvenir dans différentes parties de l'Allemagne.

Ah! répliqua le marchand, c'est bien peu de chose. J'aurois voulu, mon bon ami, que vous m'eussiez apporté des sujets plus intéressans et mieux exécutés.

Thadéus offensé de ses discours et de ses manières, saisit avec violence ses dessins, et se préparoit à sortir sans dire un mot; lorsque le marchand craignant de les laisser échapper, le retient et lui dit d'un air familier : Permettez-moi de vous dire, jeune homme, qu'il ne convient pas à une personne dans votre situation d'être aussi vif avec ceux qui l'emploient : je vous donnerai une demi-guinée pour les six, et vous devez vous croire bien payé.

Tandis que le comte cherchoit à dominer sa colère, le marchand jetant une guinée sur le comptoir, rassembloit les dessins pour les serrer dans un tiroir. Mais le comte les arrache de ses mains, en lui disant : tout ce que vous possédez ne pourroit engager un honnête homme à dire un mot de plus à un être aussi méprisable que vous; et il sortit laissant le marchand confondu.

Il revint chez lui trop irrité pour s'occuper des suites de son aventure; son hôtesse s'étoit accoutumée à son agitation, et cessoit de le tourmenter de ses questions lorsqu'il rentroit épuisé et découragé, après avoir passé une partie du jour hors de la maison.

William étoit toujours le premier à saluer son ami; il couroit au-devant de lui, le prenoit par son habit et le prioit de le laisser monter dans sa chambre. Ordinairement le comte y consentoit, il

trouvoit du plaisir à jouer avec lui ; ses innocentes caresses dissipoient le nuage qui obscurcissoit son esprit ; cet enfant étoit toute sa consolation ; il sourioit dès qu'il l'apercevoit, il sautoit à son cou, et le serroit contre son cœur, comme si ce cœur eût été le séjour de la paix comme il l'étoit de la vertu. Mais hélas la fortune ne devoit rien laisser à Thadéus de ce qui pouvoit adoucir le malheur de sa situation.

Au sortir d'une maladie cruelle il auroit eu besoin des tendres soins de l'amitié pour se rétablir, et il étoit réduit aux dures extrémités de la pauvreté et du besoin. Les contrariétés qu'il avoit éprouvées avoient accru sa fièvre et sa foiblesse ; rien ne put cependant changer la détermination qu'il avoit prise de consacrer uniquement au paiement de son loyer les bijoux qui lui restoient. Pendant une quinzaine de jours il ne se nourrit que

de pain et d'eau, pensant toujours que si la mort terminoit ses souffrances, son hôtesse trouveroit dans la vente de ses bijoux le paiement de ce qu'il pourroit lui devoir.

Dans cette disposition, il reçut un choc terrible, lorsque en rentrant il apprit que son petit William étoit dans son lit avec une fièvre ardente. Le délire s'y joignit bientôt, et M. Vincent déclara que c'étoit une petite-vérole de l'espèce la plus funeste. L'événement ne vérifia que trop ses craintes. Thadéus eut la douleur de voir cet enfant expirer dans ses bras.

Quelques jours après il voit mistress Robson entrer dans sa chambre; elle fondoit en larmes. — Ah! monsieur, comment pourrai-je reconnoître toutes vos bontés?... Mais ne suis-je pas la plus malheureuse des femmes! il faut que je me ruine, que je dépouille sa sœur pour

payer sa maladie, pour lui rendre les derniers devoirs. Ce cruel docteur Vincent m'a envoyé, hier au soir, son mémoire, me disant qu'il avoit une somme considérable à payer, et qu'il me prioit de lui donner le tout, ou au moins une forte partie: le ciel sait qu'il n'y a pas un shelling dans la maison; mais je vais envoyer Nany mettre en gage mes couverts d'argent, car je n'ai pas d'autres moyens de satisfaire l'avidité de ce cruel homme.

Le misérable, s'écria Thadéus, dans un mouvement d'indignation! et oubliant qu'il étoit dans l'impossibilité de venir à son secours, il lui dit: ne cherchez pas à avoir obligation un instant à ce malheureux, je le paierai.

Il avoit promis, il ne pouvoit plus se rétracter, quoiqu'il se rappelât à l'instant qu'il ne lui restoit aucuns moyens; mais il auroit vendu tout ce qu'il possédoit plutôt que de manquer à sa parole.

Mistress

Mistress Robson fut pénétrée de reconnoissance. La générosité du comte la sauvoit de sa ruine entière; en vendant ce qui lui restoit d'argenterie elle n'auroit même pas pu payer M. Vincent. Cependant cet homme, malgré son avidité, auroit avalé les drogues de sa boutique, plutôt que de lui faire le moindre tort; mais il avoit vu toute la tendresse que Thadéus avoit pour cet enfant, et l'exactitude avec laquelle il l'avoit payé ne lui permettoit pas de douter qu'il n'acquittât le mémoire de mistress Robson, plutôt que de la laisser dans l'embarras. Son calcul étoit assez juste, mais il ne voyoit pas qu'avec une telle conduite il perdoit l'estime de mistress Robson et celle du comte.

Thadéus s'étoit engagé à payer les frais des funérailles du petit William, ainsi que le compte de M. Vincent, et il ne lui restoit pas un schelling; cependant

il ne pouvoit se repentir de ce qu'il avoit fait. Depuis la scène désagréable qu'il avoit eue chez le marchand d'estampes, il n'avoit pu se décider à retourner dans une autre boutique. Le revendeur étoit sa seule ressource; il avoit été honnête avec lui, il résolut d'y retourner.

Il prit dans cette intention son sabre, ses pistolets, et ses boutons de diamant, qui avoient déjà eu cette destination. Il éprouva alors une répugnance moins forte; c'étoit pour une action de bienfaisance qu'il alloit s'en défaire, et il pensoit qu'il auroit eu même l'approbation de ses parens s'ils eussent encore existé.

Il étoit six heures du soir lorsque le comte se disposa à sortir. Depuis son exil, la teinte mélancolique de son esprit lui faisoit préférer l'obscurité; peut-être aussi une sorte de timidité l'engageoit à choisir une heure où il espéroit être moins aperçu.

Il demanda à mistress Robson le compte de M. Vincent; cette bonne femme rougissant, et pénétrée de reconnoissance, le lui remit, sans oser parler. Il se montoit à deux guinées. Alors le comte sort et prend la route de la boutique du marchand revendeur.

Il étoit seul : ce fut un bonheur pour Thadéus. Il entre et met sur le comptoir son sabre et ses pistolets. Le marchand le reconnut, quoiqu'il fût enveloppé d'une redingotte, et qu'il eût son chapeau enfoncé sur les yeux. Cet homme avoit des sentimens au-dessus de son état. Il n'éprouvoit aucun intérêt pour ceux que leur inconduite amenoit chez lui; mais la noblesse de la figure du comte l'avoit frappé, et il revit avec plaisir cet illustre étranger.

La somme qui m'est nécessaire, dit Thadéus, est plus forte peut-être que le prix que vous voudrez me donner de

ces objets, mais j'en ai là un autre; et il lui montra ses diamants. — Il me faut huit guinées.

M. Burnet, après avoir examiné le tout, hésite un moment, et lui dit : mon intention, monsieur, n'est pas de vous offenser, pardonnez-moi la liberté que je prends, mais il me paroît que ces objets ont pour vous un prix indépendant de leur valeur réelle; ils sont ornés de chiffres..... d'armoiries.....

Le comte, qui se faisoit une extrême violence pour cacher son trouble, attendit la fin du discours du marchand sans proférer une seule parole.

Je vous répète, monsieur, que je ne veux pas vous blesser, mais vous me paroissez étranger à ces sortes d'affaires. C'est pourquoi je me permets de vous dire que si vous étiez dans le cas de regretter ces objets il vaudroit mieux les mettre en gage.

Que voulez-vous dire, monsieur, reprit Thadéus, ne sachant pas ce que cela signifioit ?

Dans ce moment il entra quelques personnes dans la boutique. M. Burnet, prenant les armes et les diamants, dit au comte : si vous voulez, monsieur, nous traiterons cette affaire dans une autre chambre.

Thadéus fut sensible à la délicatesse de ce procédé, et le suivit sans dire un mot.

Je vois, monsieur, que vous ignorez ce que c'est que de déposer ou mettre en gage, ce qui est la même chose. Je vais vous l'expliquer en deux mots : si vous me laissez ces objets, je vous en donnerai une reconnoissance et vous remettrai les huit guinées dont vous avez besoin ; et lorsque vous me les rendrez avec l'intérêt que nous fixerons, vous reprendrez vos effets.

Thadéus accepta son offre avec plaisir. M. Burnet alloit faire sa reconnoissance, lorsqu'il entendit la voix d'une femme dans le passage qui conduisoit à son appartement; puis renfermant à la hâte les effets de Thadéus, il le pria de passer un instant dans son cabinet; ce que le comte fit volontiers.

En ce moment une femme d'une mise élégante entra brusquement; et comme l'appartement n'étoit séparé du cabinet que par une porte vitrée et un léger rideau, le comte ne put s'empêcher de voir ce qui s'y passoit. — Mon cher Burnet, sans votre secours je suis perdue. — Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour satisfaire milady, répondit le marchand avec respect. — Donnez-moi une chaise, je suis anéantie..... Il me faut encore cent guinées sur ces bijoux.

En vérité, milady, ce n'est pas possible; je vous en ai déjà prêté douze

cents, c'est cent cinquante de plus que je ne devrois.

Bon, dit la dame en riant, qu'est-ce que l'honneur d'un prêteur sur gages.

Eh bien, madame, reprit-il en souriant, comme il vous plaira.

Ce qu'il me plaît, c'est que vous me donniez encore cent guinées. Vous en avez prêté à mistress Hinchinbroke deux mille sur un collier qui ne valoit pas le mien.

Mais considérez, madame, que ceux de mistress Hinchinbroke étoient d'une plus belle eau.

Certainement pas plus beaux que les miens, M. Burdet, en estropiant exprès son nom. Le roi de Sardaigne les donna à sir Charles en le recevant chevalier, et décidément il me faut mes cent guinées. Sur mon âme je ne puis m'en passer. Mes domestiques n'ont pas reçu une guinée pour leur nourriture depuis quatre

mois; ils meurent de faim. Vous dépêchez-vous donc! Eh bien, me ferez vous attendre toute la nuit!

En vérité, milady, je ne puis.

Quelle brute vous êtes! tenez voilà un collier de perle, et elle arracha celui qui étoit à son cou. Finissons, mistress Dundas m'attend pour aller au spectacle, donnez-moi mes cent guinées, que je parte?

Mais cela ne les vaut pas.

L'insupportable créature, reprit-elle avec humeur! Donnez-moi mon argent; demain je vous enverrai les bracelets qui vont avec le collier.

A ces conditions je vais satisfaire milady.

Allons donc! je n'ai jamais rencontré d'homme plus insupportable; vous êtes pire que Shylock. Mais bon Dieu, que me donnez-vous! un mandat sur votre banquier!..... Avez-vous de la conscience,

science, M. l'usurier ! pensez-vous que j'irai m'exposer à me faire reconnoître ? Il me faut de l'or, et si vous ne vous dépêchez pas je manquerai le spectacle.

Après avoir satisfait à sa demande, M. Burnet reconduisit milady par le passage secret par lequel elle étoit arrivée, et vint ouvrir la porte du cabinet d'où Sobieski avoit été témoin de cette scène singulière qui l'avoit frappé d'étonnement.

Monsieur, lui dit Burnet, un peu embarrassé, le hasard vous a rendu témoin d'une affaire bien délicate ; mais je me fie à votre honneur : mon crédit dépend de votre discrétion.

Votre secret sera sacré pour moi, dit Thadéus, en voyant l'état de perplexité où étoit ce pauvre homme, et désirant le rassurer; mais il ne pouvoit empêcher ses regards de peindre tout son étonnement.

Elles y mettent de l'adresse, reprit le marchand. Je me contente de leur billet, et même de leur parole: car si ces dames ne se conduisoient pas bien avec moi, je pourrois les perdre de réputation: mais quel que soit leur caractère, je les tiens en respect. Je leur rends quelquefois leurs bijoux pour un seul jour; par exemple pour aller à la Cour, ou à un bal: elles me les remettent ensuite; et en faveur de ma complaisance, elles augmentent la rétribution qu'elles me donnent en les retirant.

Thadéus ne pouvoit pas croire à une pareille conduite de la part de ces femmes que les voyageurs lui avoient représentées comme les créatures les plus aimables et les plus accomplies de toute l'Europe.

Certainement ces femmes doivent se mépriser entre elles, et devenir l'objet du dédain des hommes!

Oh! monsieur, reprit le prêteur sur gages, elles se communiquent rarement ces sortes d'affaires : mes belles pratiques ne sont pas toutes si étourdies que celle que vous venez de voir. Celle-ci et une autre femme de qualité se sont fait leurs confidences ; et lorsqu'elles viennent ensemble je ne sais que devenir : elles tombent sur ma bourse comme des affamées. Leurs maris et leurs parens sont les derniers à en être instruits. S'ils ont quelques soupçons, ils vont chez les juifs et les usuriers de profession, qui sont des gens absolument différens de nous.

Mais toutes les femmes de qualité se conduisent-elles de cette manière ?

Ah ! Dieu ! me préserve le ciel d'oser le penser, dit M. Burnet ! si ces femmes n'étoient pas tenues en respect par celles d'un mérite supérieur, nous ne pourrions avoir aucune confiance en leurs pro-

messes. Il est des femmes à la Cour aussi recommandables par leurs vertus que par leur rang; mais celles-là ne viennent jamais chez moi.

Vous me faites plaisir, M. Burnet, dit Thadéus, je suis ravi de vous entendre; mais je ne puis oublier cette belle dame qui s'est offerte si opiniément à mes yeux : cela est si étrange !

Vous avez raison, monsieur, dit le marchand, en lui remettant sa reconnoissance avec les huit guinées; cependant si vous avez occasion de revenir chez moi, je ne désespère pas que vous ne voyez des choses qui vous étonneront encore bien d'avantage.

Le comte le remercia de son honnêteté, et sortit de sa boutique.

Il étoit environ sept heures lorsqu'il arriva à celle de l'apothicaire. M. Vincent étoit sorti; il commençoit à se repentir de la dureté de sa conduite, et il n'avoit

pas osé attendre mistress Robson : son garçon de boutique étoit chargé de recevoir le montant du mémoire.

Le comte ayant payé, sans faire d'observations, retournoit chez lui, lorsqu'il fut retenu par la foule qui étoit devant le théâtre de *Drury Lane*. En ce moment une voiture s'étant arrêtée, un jeune homme leste et richement vêtu en descendit avec deux femmes.... Thadéus reconnoît Sommerset!

A l'instant tous les torts de son ami sont oubliés : il s'écrie : Sommerset! Sommerset!..... et ne pouvant contenir son trouble et sa joie il s'élance à travers la foule pour le suivre. Mais la porte se referme devant lui.

Ce moment fut terrible. Etre si près de son ami, et ne pouvoir aller jusqu'à lui!... son cœur se serra, un froid glacé parcourut ses veines, il s'appuya contre la porte se sentant prêt à défaillir. Il

resta quelques instans dans cette situation, incertain s'il pénétreroit dans la salle, ou s'il attendroit le moment de la sortie. Comme il délibéroit, un homme l'ayant prié de faire place à des femmes qui vouloient entrer, il se retire de côté, et la porte en s'ouvrant lui laisse voir le questionneur impertinent dont il avoit été si fatigué dans le café.

En le voyant cet homme pâlit, comme s'il eût senti qu'il méritoit le châtiment de son insolence, et chercha à se dérober aux regards du comte, trop occupé pour songer à lui.

Thadéus demeuroit immobile, livré à toutes les réflexions que faisoit naître en lui cette rencontre inopinée. Enfin il se décide à aller demander l'adresse de son ami aux domestiques qui l'accompagnoient ; mais la voiture étant déjà partie, il retourne bien vîte à la porte du théâtre.

La première idée du comte avoit été d'entrer dans la salle pour le chercher; mais les places étoient si chères, et l'argent qui lui restoit avoit une destination si sacrée! D'ailleurs, comment espérer de le trouver dans cette salle immense; et où la mise élégante de ceux qui y entroient étoit si différente de la sienne, qu'il devoit craindre d'être refusé.

Il resta plus d'une heure dans le vestibule, les yeux invariablement fixés sur cet escalier dont il espéroit voir descendre son ami Pembroke. L'homme du café, qui avoit suivi Sommerset, parut encore; et ayant aperçu le comte appuyé contre le mur, les bras croisés, son chapeau enfoncé sur les yeux, il s'arrêta et parut frappé de terreur. — Que le ciel le confonde, s'écria-t-il! et il rentra avec précipitation dans la salle.

Thadéus n'y fit pas plus d'attention que la première fois. Il resta constam-

ment à la même place jusqu'au moment où les portes s'ouvrirent, et que les spectateurs sortirent : il étoit onze heures.

Toutes les espérances du comte se ranimèrent en ce moment. Il étoit placé au bas de l'escalier; et, là, ses regards perçans s'attachoient sur tous ceux qui descendoient : son cœur palpitoit à chaque groupe qu'il apercevoit. Que de sensations l'assaillirent pendant cette demi-heure !... Combien son agitation la lui fit paroître longue !

A minuit il n'y avoit plus personne; il vit la dernière porte se fermer : il ne lui restoit plus d'espoir. Cependant il restoit encore à la même place, immobile, anéanti, lorsqu'on vint l'avertir de se retirer.

Y a-t-il un autre passage pour sortir des loges, dit-il à celui qui venoit fermer les portes ?

Oui, monsieur; par Drury Lane.

Je l'ai perdu, s'écria-t-il en soupirant! et il sortit du spectacle, le cœur accablé de tristesse.

Ce contretemps étoit en effet pour lui du plus sinistre augure. Il avoit retrouvé son ami chéri.... il alloit jouir de ses embrassemens.... ses malheurs étoient finis.... Quelle fatalité le poursuivoit!... Mais il avoit appelé Sommerset à plusieurs fois... à haute voix.... Sommerset avoit dû reconnoître la voix de son ami Thadéus.... et il ne lui avoit pas répondu!... Et il étoit sorti par une autre porte!... Pour m'éviter sans doute, s'écrie-t-il douloureusement! Déjà le noir soupçon est rentré dans son âme déchirée. — Ingrat Sommerset, tu me fuis!.... Est-ce là le prix que tu réservois à ma tendre amitié!

L'âme brisée par ces cruelles réfle-

xions, il erroit dans les rues de Londres, sans savoir où il alloit. Il arrive enfin à sa triste demeure, et cherche dans le sommeil l'oubli des nouveaux chagrins qu'il venoit d'éprouver.

FIN DU PREMIER VOLUME.

260130